

LOUO KOUAN TCHONG



LES TROIS ROYAUMES

LIVRE III

Flammarion

LOUO KOUAN TCHONG



LES TROIS ROYAUMES

L I V R E III

Chine, III^e siècle. La dynastie Han touche à sa fin. Les Trois Royaumes Wei, Chou et Wou peinent à s'entendre et les rivalités sont vives. Tout commence quand Ts'ao Ts'ao, grand seigneur de la guerre, envahit le royaume de Wou avec ses millions de soldats. Souen K'uan et Lieou Pei, ennemis de toujours, s'allient alors pour l'affronter, sur terre et sur mer.

Véritable Iliade chinoise, cette extraordinaire saga retrace les destins de héros mythiques tels Lieou Pei, modèle de vertu et de loyauté, Ts'ao Ts'ao, cruel et calculateur, Tchou-Ko Leang le sage ou encore Kouan Yu le guerrier. Roman-fleuve rythmé par les batailles et les ballades poétiques où s'entremêlent mythe et histoire, *Les Trois Royaumes* est un classique de la littérature asiatique, transmis de génération en génération, et aujourd'hui un chef-d'œuvre incontesté de la littérature mondiale.

Ses personnages sont aussi familiers aux Chinois que nos trois mousquetaires, et l'inquiétante figure de Ts'ao Ts'ao a troublé les rêves de maints petits Chinois de treize ans, comme le cardinal de Richelieu est venu effrayer notre enfance.

Louo Kouan-Tchong est un écrivain chinois qui a vécu sous la dynastie Ming au XIV^e siècle. On sait peu de choses sur lui ; il aurait participé à la rédaction, avec Shi Nai'an, d'un autre illustre roman épique chinois, Au bord de l'eau. Le premier volet des Trois Royaumes, adapté au cinéma par John Woo, est à ce jour le film chinois le plus vu de tous les temps.

Traduit par
Jean et Angélique Lévi

Flammarion

LES TROIS ROYAUMES

DU MÊME AUTEUR

Les Trois Royaumes (Livre I), Flammarion, 1987, 2009

Les Trois Royaumes (Livre II), Flammarion, 1987, 2009

Louo Kouan-tchong

LES TROIS ROYAUMES

Livre III

Traduction originale, notes et commentaires
de Jean et Angélique Lévi

Flammarion

Ouvrage publié sous la direction
de Alfred Eibel

© Flammarion 1989, et 2009 pour la présente édition.
ISBN : 978-2-0802-0806-4

CHAPITRE LXXX

*T'sao P'i dépose l'Empereur régnant
et succède à la Vertu du feu.
Le roi des Han occupe la place qui lui revient
et continue la lignée dynastique.*

Nous disions donc que Houa Hsin et les autres Mandarins, tant civils que militaires, se rendirent auprès de l'empereur Hsien. Houa Hsin prit la parole le premier pour lui soumettre cette adresse :

« Depuis que le roi de Wei est monté sur le trône, sa vertu se répand aux quatre orientes et sa bonté touche tous les êtres vivants. Il surpasse en bienfaits tous les monarques passés et présents et même les saints rois de l'Antiquité ne peuvent rivaliser avec lui. Aussi nous, vos ministres, nous nous sommes réunis en Conseil et avons délibéré : considérant que la dynastie touche à sa fin, il nous a paru souhaitable que, vous modelant sur l'attitude qu'adoptèrent jadis les rois Yao et Chouen ¹, vous déléguez au roi de Wei vos droits sur les montagnes et les fleuves et sur les Autels des Dieux du Sol et des Moissons. Vous vous conformeriez aux desseins du Ciel et répondriez aux aspirations de vos peuples. Vous jouiriez de la paix et de la tranquillité, tout en agissant pour le bénéfice des ancêtres et le confort des vivants. Après avoir ainsi délibéré, nous sommes venus vous soumettre cette requête ! »

L'Empereur en demeura muet de stupeur un bon moment. Puis, levant les yeux sur les Mandarins assemblés, il s'écria, des larmes dans la voix :

— Ah ! quand je pense que voilà quatre siècles que le pouvoir se transmet aux Han, depuis le jour où notre grand ancêtre Kao-tsou trancha la tête au serpent blanc de son épée de trois pieds et brandit l'étendard de la révolte, puis pacifia le Ts'in avant d'écraser le Tch'ou et instaura les fondements d'un nouvel ordre ² ! Je sais que mes mérites sont fort minces mais je n'ai commis aucun crime. Aussi, comment pourrais-je, sans que frémissent de révolte toutes les fibres de mon

corps, accepter d'abandonner à d'autres mains la grande mission que m'ont léguée mes aïeux ? Je vous saurais donc gré, mes chers dignitaires, de reconsidérer vos positions.

Houa Hsin pria Li Fou et Hsiu Tcheu de s'avancer et déclara :

— Mon Prince, si je ne vous ai pas convaincu, écoutez donc ces deux hommes.

Li Fou s'empressa d'argumenter :

— Depuis que le roi de Wei a succédé à son père sur le trône, la licorne est revenue, le phénix est descendu, le dragon jaune est apparu, on a vu pousser la céréale à double épi, tandis que la rosée douce humectait la terre. Ce sont là des manifestations de la volonté du Ciel, qui montrent à l'évidence, par ces signes auspicioseux, qu'il souhaite que les Wei succèdent aux Han.

— Ma charge m'impose d'observer le Ciel, renchérit Hsiu Tcheu, et toutes ces nuits j'ai contemplé la voûte étoilée. J'ai constaté que le souffle du feu, concrétisé dans les Han, est exténué, tandis que l'étoile qui représente Sa Majesté est pâle et sans éclat ; les symboles célestes des Wei, en revanche, envahissent le ciel et prolifèrent sur la terre à tel point qu'il serait trop long de vous les énumérer tous. En outre, ces manifestations correspondent à un livre prophétique qui dit en substance : « Démon sur le côté, auquel est affublée une queue ; à gauche la parole, à droite le signe cyclique du midi ; quand deux soleils brilleront ensemble, le haut et le bas échangeront leur place. » Cette prédiction montre bien que vous devez céder votre trône au plus tôt. Car le caractère Wei, du nom du fief de la famille Ts'ao, se compose des signes du démon accolés à celui de la queue. « Parole à droite et signe du midi à gauche », ce n'est rien d'autre que la décomposition de l'idéogramme Hsiu, tandis que deux soleils ensemble désignent sous forme de rébus le signe Tch'ang, ce qui donne le toponyme Hsiu-tch'ang. Cela signifie que les Wei doivent recevoir à Hsiu-tch'ang l'intronisation des Han : le haut et le bas échangeront leur place. J'aimerais que vous preniez tout ceci en considération.

L'Empereur ne put s'empêcher de s'exclamer :

— Ces signes, présages, prédictions et autres grimoires ne sont que des fables, et vous voudriez que je me fie à des billevesées pour abandonner à d'autres les possessions de mes ancêtres !

Alors Wang Leang s'avança et ajouta :

— Il est une loi universelle et immuable qui veut que tout ait un apogée et un déclin. Il n'y a pas d'essor sans repli, aucun pays ne dure éternellement, toute lignée connaît nécessairement la décadence. Voilà plus de quatre siècles que la famille Lieou tient le pouvoir entre ses mains et l'a transmis jusqu'à vous. Mais, maintenant que son temps est achevé, il faut vous démettre sans tarder davantage, sinon vous pourriez avoir à redouter des troubles !

L'Empereur éclata en sanglots et rentra dans ses appartements. La foule des courtisans se dispersa en ricanant et en gloussant.

Le jour suivant, les Mandarins se réunirent à nouveau dans la salle d'apparat et prièrent les eunuques d'aller demander à leur maître de comparaître devant eux. Mais le monarque, terrorisé, n'osait sortir de ses appartements. C'est alors que l'impératrice Ts'ao le poussa :

— Pourquoi vous dérober aux sollicitations de tous les fonctionnaires qui vous réclament pour présider l'audience ?

— Votre frère veut me ravir mon trône, aussi a-t-il envoyé tous les dignitaires me harceler ! Voilà pourquoi je préfère rester ici ! s'écria l'Empereur, tandis qu'un flot de larmes jaillissait de ses yeux.

— Quoi ! Mon frère oserait-il se livrer à des actes d'usurpation !

Elle n'avait pas achevé que Ts'ao Hong et Ts'ao Hsiu se présentaient l'épée à la ceinture pour prier le monarque de sortir du Palais intérieur. Dame Ts'ao les prit violemment à partie :

— Ah, c'est vous ! fourriers de la rébellion, semeurs de désordres, qui, pour acquérir honneurs et richesses, avez mis sur pied ce monstrueux complot ! Souvenez-vous que mon père, dont le mérite couvrait l'univers et l'autorité faisait trembler toute la terre sous le ciel, n'a jamais, même en pensée, osé mettre la main sur les chaudières sacrées ! Qui eût pu croire que mon frère, le front à peine ceint de la couronne du Wei, aurait pour premier geste de s'installer sur le trône impérial ! Mais le Ciel ne saurait bénir ses desseins !

Et, tout en pleurant, elle regagna le gynécée, alors que les suivants soupiraient et répandaient un flot de larmes.

Ts'ao Hong et Ts'ao Hsiu surent user d'arguments persuasifs pour convaincre l'Empereur de sortir de ses appartements. Ne pouvant se dérober à leur insistance, force lui fut de changer de vêtements et de se présenter dans la grande salle. Là, Houa Hsin l'accueillit par cette exhortation :

— Si vous vous conformez à l'avis émis hier par le Conseil des dignitaires, vous éviterez de grands malheurs.

Répandant d'abondantes larmes et se tordant les mains, l'Empereur rétorqua :

— Ô vous tous ! qui bénéficiez des prébendes et des émoluments que vous ont octroyés les Han et qui comptez parmi vous quelques-uns des petits-fils des ministres méritants de cette dynastie, comment avez-vous le front d'accomplir pareille forfaiture ! ?

— Prince, soumettez-vous à la décision de vos ministres si vous ne voulez pas voir le malheur s'abattre sur votre baldaquin brodé ! Qu'est-ce que la forfaiture vient faire ici ! s'impatientait Houa Hsin.

— Qui donc, s'écria l'Empereur, oserait porter la main sur son Souverain ?

— Tout le monde sait, répliqua Houa d'une voix mordante, que, n'ayant rien pour faire un prince, vous avez laissé l'Empire en proie au chaos ! Et sans la protection du roi de Wei, je vous assure que ce ne sont pas les candidats qui auraient manqué pour vous assassiner ! À ne pas savoir remercier comme il convient les bontés qu'on vous manifesta, vous risquez fort d'attirer la vengeance de tout l'Empire, prêt à faire haro sur vous !

L'Empereur blêmit et se leva dans un grand mouvement de manches. Wang Leang jeta un coup d'œil entendu à Houa Hsin, lequel se porta en avant à grandes enjambées, saisit l'Empereur par sa tunique de dragon et, prenant un air menaçant, lui jeta à la face :

— Alors, acceptez-vous, oui ou non ? Ça va vous sortir à la fin !

L'Empereur se prit à trembler comme une feuille, sans pouvoir proférer un son. Ts'ao Hong et Ts'ao Hsiu sortirent leur épée du fourreau et clamèrent d'une voix formidable :

— Où est le préposé aux sceaux impériaux ?

— Il est devant vous ! répondit Tsou Pi.

Mais, au moment où Ts'ao Hong les lui réclamait, l'autre lui souffla au visage :

— Les sceaux de jade sont les bijoux du Fils du Ciel, comment, misérable, oses-tu me les demander !

Ts'ao Hong aboya à ses gardes de le pousser au bas de la salle et de l'exécuter. Le loyal fonctionnaire rendit l'âme en lançant un flot d'imprécations contre ses bourreaux.

La Postérité a composé un poème qui glorifie en ces termes son dévouement :

Alors que le Traître monopolisait le pouvoir des Han déclinants
Et prétendait qu'il serait comme Yu et T'ang en lui cédant,
Alors que toute la cour pour les Wei faisait du zèle,
Seul le gardien des sceaux se montra fidèle.

L'Empereur sentit ses jambes se dérober sous lui lorsqu'il vit que les centaines de gardes bardés de fer et armés de piques étaient tous des hommes de Wei. C'est avec des sanglots dans la gorge qu'il implora ses ministres :

— Ah ! si je me démetts en faveur du roi de Wei, me laissera-t-on achever paisiblement mes jours ?

— Le roi de Wei ne vous veut aucun mal. Il ne vous demande que de rédiger une proclamation qui préparerait la population, le rassura le Hâbleur.

Le monarque n'eut plus qu'à s'incliner. Il ordonna à Tch'en Kiun de rédiger le brouillon de l'adresse officielle, tandis qu'il laissait à Houa Hsin le soin de porter les sceaux, escorté de tous les fonctionnaires, au palais de Ts'ao P'i.

Transporté d'aise, Ts'ao P'i ouvrit la missive et prit connaissance de ce qui suit :

« Au cours des trente-deux années où nous fûmes sur le trône, nous avons essuyé des traverses et rencontré de terribles bouleversements. Cependant, grâce à la protection des mânes de nos aïeux, nous avons pu raffermir un trône chancelant. Mais aujourd'hui, contemplant les astres dans le ciel et abaissant nos regards sur les sentiments populaires, nous avons constaté que le souffle du feu, exténué, arrive à son terme³, tandis que la famille Ts'ao doit ouvrir un nouveau cycle. Le défunt roi de cette maison nous a laissé maints témoignages de sa valeur militaire, et son successeur fait resplendir les bienfaits de sa vertu, montrant que leur temps est arrivé. Les lois du devenir historique sont claires et ses symboles sans ambiguïté. Comme chacun sait : "Lorsque régnait le Grand Tao, l'Empire était le bien de tous⁴." C'est pourquoi j'ai décidé de prendre pour modèle le roi Yao, qui sut s'écarter de l'égoïsme familial pour illuminer de sa vertu les quatre coins de l'univers. Marchant donc sur les traces de ce vertueux monarque, je me propose de vous céder mon trône, roi de Wei, et j'espère que vous ne le refuserez pas ! »

Ts'ao P'i faisait mine d'accepter. Mais Sse-ma Yi l'arrêtait :

— Doucement ! Mettez-y les formes. Bien qu'on vous offre les sceaux, déclinez-les pour faire taire les méchantes langues.

Ts'ao P'i en convint. Wang Leang rédigea une réponse où il soulignait son manque de vertu et priait le Souverain de confier le pouvoir en des mains plus expertes.

La missive dérouta l'Empereur. Il soumit la réponse à l'assemblée des dignitaires :

— Que faire ? Vous voyez que le roi de Wei décline cet honneur dans une lettre pleine d'humilité !

— Mais, expliqua Houa Hsin, souvenez-vous, quand il s'est agi pour son père Ts'ao Ts'ao de recevoir le titre de Roi, il a fallu que vous insistiez trois fois avant qu'il accepte. Répétez votre proposition, et il se ravisera à coup sûr.

L'Empereur n'eut plus qu'à lui confier à nouveau le soin de rédiger un modèle d'adresse, que Tchang Yin, l'officier du Temple Ancestral, fut chargé de remettre au roi de Wei en même temps que les sceaux.

La lettre était ainsi conçue :

« Ô roi de Wei, vous venez de m'adresser un placet dans lequel vous déclinez le trône que je vous offre. J'insisterai une nouvelle fois en vous représentant que l'étoile des Han, depuis longtemps, est sur le déclin et que la dynastie ne s'est maintenue que grâce au soutien de Ts'ao Ts'ao qui sut déployer son prestige militaire, mater les séditieux et apporter la paix sur l'ensemble du pays parce que sa propre vertu

répondait à ce moment du cycle historique. Or vous, roi P'i, poursuivant l'œuvre commencée par votre père, vous avez fait resplendir votre grandeur, tandis que votre nom retentissait aux quatre coins du monde et votre bienveillance recouvrait les huit points de la rose des vents. Le mandat du Ciel est entre vos mains. Jadis, Yao céda l'Empire à Chouen pour s'être acquitté avec succès de sa charge durant vingt ans. Yu le Grand canalisa les eaux et Chouen à son tour s'effaça devant lui⁵. Les Han, marchant sur les traces de ces deux monarques, se proposent de remettre leur pouvoir entre les mains d'un Sage, dans le but de se conformer aux désirs des divins ancêtres et de se plier à la volonté du Ciel éclairé. Aussi est-ce la raison pour laquelle j'ai chargé le Grand Secrétaire, Officier du Temple Ancestral, Tchang Yin, de vous remettre les sceaux impériaux. Je vous conjure de ne pas décliner cette offre. »

Ts'ao P'i reçut l'édit avec une joie non dissimulée. Toutefois, il déclara au Hâbleur :

— Bien que je me sois fait prier par deux fois, je crains fort d'entrer malgré tout dans l'histoire comme un usurpateur.

— Oh ! alors rien de plus facile que d'y remédier : il vous suffit de prier Tchang Yin de rapporter les sceaux et de prier Houa Hsin de suggérer à l'Empereur de construire une aire à laquelle on donnera le nom d'Autel de la Passation des Pouvoirs. Et, après avoir choisi une date propice, on réunira le ban et l'arrière-ban des ministres et dignitaires au bas de l'esplanade pour assister à la cérémonie de la remise des sceaux et de la transmission du trône. Voilà qui dissipera toute ambiguïté et coupera court aux ragots.

La suggestion enchantait Ts'ao P'i. Il refusa les sceaux tout en priant le messager impérial de remettre à son maître sa réponse en lui rapportant les insignes. Quand Yin eut rendu compte de l'échec de sa démarche, l'Empereur s'exclama en prenant ses ministres à témoin :

— Ah ! le roi de Wei refuse encore ! Quelles peuvent bien être ses intentions !

C'est alors que Houa Hsin s'avança pour soumettre la proposition suivante :

— Pourquoi ne pas faire dresser une aire sacrificielle à laquelle vous donnerez le nom d'« Autel de la Passation des Pouvoirs », puis devant vos sujets réunis, vous procéderez à la renonciation publique de votre mandat en faveur du roi de Wei. Je suis sûr qu'ainsi toute votre descendance pourra bénéficier de la reconnaissance du Wei.

L'Empereur se soumit à cette exigence. Il donna mission à un des fonctionnaires de l'Académie des Affaires religieuses de choisir par la géomancie un lieu propice près de Fan-yang et de dresser une esplanade à trois étages. La date fut fixée au jour keng-wou du dixième mois, à l'heure *yin*.

Le jour dit, l'empereur Hsien invita le roi de Wei, Ts'ao P'i, à monter sur le tertre pour recevoir son trône. Quelque quatre cents Mandarins de tous grades se pressaient en bas de l'estrade, perdus dans une mer de gardes impériaux et d'officiers tigres, au nombre de plus de trois cent mille. Lorsque P'i eut accepté les insignes de la suprême dignité que lui remettait l'Empereur, les fonctionnaires se prosternèrent pour écouter la proclamation lue par un héraut :

« Ô écoutez roi de Wei. Dans les temps antiques, Yao se démit en faveur de Chouen ; Chouen intronisa Yu le Grand. Car le mandat céleste ne demeure jamais éternellement dans les mêmes mains, il se réfugie là où se trouve la vertu. L'éclat des Han s'étant terni, l'ordre hiérarchique s'est peu à peu perverti, au point que, lorsque vint mon tour de régner, une grande révolte sema la confusion et le chaos. Des hommes pervers laissèrent libre cours à leur volonté d'usurpation, tandis que les fondements mêmes de l'État étaient ébranlés. Mais, grâce au prestige guerrier que le roi Wou de Wei dispensa sans compter aux quatre bouts du monde afin de mettre un terme à ces menaces et purifier l'Empire de ces êtres maléfiques, la dynastie fut préservée et restaurée la solidité de mon Temple Ancestral. En vérité, ce n'est pas à moi seul qu'il apporta la sécurité, c'est à tout l'Empire qu'il prodigua ses bienfaits. Or aujourd'hui, ô roi de Wei, vous continuez dans la carrière ouverte par feu votre père, et votre gloire brille d'un éclat incomparable. Renouant avec la grande tradition des rois Wou et Wen, vous avez illustré le nom de vos aïeux. Les puissances augustes vous offrent des présages auspiciose et les dieux comme les hommes vous prodiguent les témoignages du soutien qu'ils vous apportent. Et tous ces signes éclatants m'indiquent mon devoir ; la foule assemblée dit : "Conformez-vous à l'exemple de Chouen, pour que je puisse me calquer sur le précédent de Yao en vous remettant respectueusement le trône." Oui vraiment c'est à vous qu'échoit d'accomplir les desseins du Ciel. Prince, acceptez donc d'exécuter ce rite grandiose, et comblez les vœux des dix mille provinces en assumant le mandat céleste. »

Après la lecture de la proclamation, Ts'ao P'i se prêta à la cérémonie de passation de pouvoirs et s'installa sur le trône impérial.

Le Hâbleur conduisit alors la foule des fonctionnaires petits et grands saluer leur nouveau maître en bas du tertre. On changea l'ère de règne. La première année de l'ère yen-k'ang devint première année de l'ère houang-tch'ou. L'Empire fut appelé Grand Wei. Promulguant ses premières instructions, Ts'ao P'i ordonna une amnistie générale. Son père reçut le nom posthume d'Empereur Wou, premier ancêtre dynastique. Houa Hsin en profita pour adresser la requête suivante :

— Pas plus que le ciel n'a deux soleils, le peuple n'a deux maîtres. Puisque l'Empereur vient de se démettre, ne convient-il pas de le prier

de se retirer de la Capitale pour prendre rang parmi les princes soumis ? Je vous saurais gré de me fournir vos instructions éclairées en m'indiquant la terre où vous voulez qu'on établisse la famille Lieou.

Et, dès qu'il eut achevé, il traîna l'Empereur devant l'esplanade, le fit s'agenouiller pour recevoir le verdict de son suzerain. P'i laissa tomber qu'on l'apanageât Duc de Chang-yeang et qu'il se mît en route séance tenante. Houa Hsin, pointant son épée sur l'infortuné monarque, s'écria d'une voix tonnante :

— C'est une règle constante depuis l'Antiquité que de démettre l'ancien Empereur quand on en couronne un nouveau ! Or aujourd'hui, notre Souverain dans son infinie bonté n'a pu se résoudre à vous infliger un châtement. Il vous nomme même Duc de Chang-yeang. Allez, hâtez-vous de rejoindre votre terre et ne vous présentez jamais à la Cour sans avoir été appelé !

Ravalant ses larmes, l'empereur Hsien salua pour prendre congé, puis il enfourcha son cheval et s'en fut sous les regards apitoyés et ulcérés de la foule du peuple et de l'armée amassée devant le tertre. P'i déclara à l'assemblée :

— Je sais maintenant ce qu'a été la transmission du trône de Chouen à Yu le Grand !

Et le ban et l'arrière-ban des dignitaires poussèrent un « Vive l'Empereur ! ».

La Postérité a composé une complainte à propos de cette terrible démission :

Les deux Han qui eurent tant de mal à s'établir
En un seul jour leur royaume ils perdirent.
En prenant pour modèle sur T'ang-Yu, l'usurpateur
Se faisait des Sse-ma l'instigateur.

Puis le corps des Mandarins pria Ts'ao P'i de remercier le Ciel et la Terre. Alors que celui-ci se prosternait, une brusque rafale de vent se déchaîna sur le tertre, soulevant le sable et faisant rouler les pierres, avec la violence d'une tornade, obscurcissant tout et soufflant les torches. P'i, de frayeur, tomba à la renverse. Ses officiers le secoururent prestement, mais il fallut un long moment avant qu'il ne recouvrît ses esprits. Son entourage le porta jusqu'au Palais où il resta plusieurs jours avant de pouvoir donner audience.

Peu à peu, il se rétablit et put enfin recevoir en séance plénière les félicitations de l'assemblée des ministres. Il octroya à Houa Hsin la charge de Ministre de l'Éducation, tandis que Wang Leang se vit attribuer le Ministère des Travaux publics. Et tous les fonctionnaires, quel que fût leur grade dans la hiérarchie, reçurent promotion et gratification. Toutefois, l'affection dont souffrait P'i était loin d'être véritablement guérie. Il se prit à suspecter que des émanations délétères

infectassent le palais de Siu-tch'ang. Il se transporta donc à Louo-yang, où il fit bâtir à grands frais de gigantesques palais.

Des voyageurs se rendant au Chou n'avaient pas tardé à y colporter la nouvelle que Ts'ao P'i s'était sacré Empereur et qu'il avait entrepris la construction de nouvelles demeures à Louo-yang. Bientôt circula le bruit qu'il était arrivé malheur à l'Empereur démis. En apprenant ces derniers rebondissements, Vertu Cachée éclata en sanglots et se tordit les mains de douleur un jour durant. Il ordonna à ses officiers de prendre le deuil et il lui offrit un sacrifice, tourné dans la direction où gisait sa dépouille. Puis il lui donna le titre posthume d'Empereur Bon et Pieux. Il fut si profondément affecté par cette mort qu'il tomba dans un état de prostration tel qu'il se désintéressa des affaires, laissant à son conseiller Lumière de la Raison le soin de gouverner. Celui-ci se concerta avec le Grand Précepteur Serein et le Grand Officier au Mérite Éclatant. Ils convinrent qu'il était impossible que l'Empire restât un seul jour sans maître et qu'il devenait urgent que le roi du Han-tchong prît cette dignité. Ils soulignèrent la multiplication des signes auspicious : un vent bénéfique avait soufflé, amenant des nuages fastes ; on avait vu surgir au coin nord-ouest de la ville une nuée jaune et s'élever à une hauteur de plusieurs centaines de pieds avant de rejoindre le firmament ; une étoile impériale s'était manifestée dans les quartiers du ciel délimités par les constellations Pi, Wei et Ngang⁶ où elle s'était mise à briller d'un éclat qui rivalisait avec celui de la lune. Tout cela prouvait que le roi du Han-tchong devait monter sur le trône impérial afin de continuer la lignée des Han. Il n'y avait là pas l'ombre d'un doute.

C'est ainsi que Lumière de la Raison et Hsiu Tsing, Serein conduisirent en procession la foule des dignitaires prier leur maître de prendre la dignité impériale. Le roi, après avoir lu la supplique, pâlit de stupeur :

— Quoi donc ! vous, mes sujets, vous voulez me faire encourir le reproche d'être un homme sans loyauté ni justice ?

— Il n'en est rien, objecta Lumière de la Raison. Ts'ao P'i vient de se sacrer Empereur, usurpant la couronne des Han. Or n'êtes-vous pas, ô Majesté, un rejeton de la lignée des Han ? En sorte qu'il est naturel que vous preniez leur succession pour continuer les sacrifices.

— Comment prendrais-je les agissements d'un brigand pour modèle ? s'écria le roi en changeant de couleur.

Il se leva dans un grand mouvement de manches et regagna ses appartements. Ses conseillers se retirèrent.

Trois jours plus tard, Lumière de la Raison conduisit à nouveau les officiers en délégation et fit prévenir le roi qu'on le demandait. La foule se prosterna devant lui, et Serein lui adressa cette exhortation :

— Si, alors que l'empereur des Han vient d'être assassiné par Ts'ao P'i, vous levez une armée pour châtier le rebelle sans vous être proclamé Fils du Ciel, vous ne pourriez jamais invoquer la Loyauté et la Justice. Or il n'est personne dans l'Empire qui ne brûle de vous avoir pour maître afin que vous vengiez l'offense faite à notre Très Saint Empereur. En vous montrant insensible à nos objurgations, vous trahissez les espoirs de tout un peuple !

— Bien que je sois le petit-fils de l'empereur King, je n'ai pas répandu en suffisance la rosée de mes bienfaits sur le peuple pour que ma brusque élévation à la dignité impériale n'apparaisse pas comme une usurpation.

Et, en dépit des arguments et des supplications de Lumière de la Raison, le roi du Han-tchong resta inflexible. Force fut donc à son ministre de recourir à la ruse pour le décider. Réunissant le Conseil des dignitaires, il leur murmura dans le creux de l'oreille quelques mots, puis, prétextant une maladie, il garda ses appartements, sans plus paraître à la Cour. À la nouvelle de la maladie de son conseiller, qu'on disait sérieuse, le roi du Han-tchong se rendit à son chevet :

— Mon cher Maître de Stratégie, de quel mal souffrez-vous donc ?

— Las ! un chagrin lancinant me dévore le cœur. Je n'en ai plus pour longtemps !

— Mais quel est donc ce souci ?

Le roi répéta sa question à plusieurs reprises, mais l'autre, feignant d'être oppressé par le mal, se contentait de garder les yeux clos sans répondre. Pressé par son roi, le malade finit par dire d'une voix languide :

— Depuis que j'ai quitté ma chaumière après avoir eu le bonheur de vous rencontrer, vous suivant partout, vous m'avez toujours fait l'honneur d'écouter mes conseils et d'exécuter mes plans. En sorte que vous vous trouvez maintenant à la tête des deux provinces du Tch'ouan. Mais, alors que P'i vient d'usurper le trône, privant les ancêtres des Han des offrandes sacrificielles et que tous vos officiers tant civils que militaires vous conjurent de prendre la dignité suprême, afin de détruire le Wei et de restaurer la maison des Lieou, action d'éclat qui ne ferait que rehausser votre gloire, ne voilà-t-il pas que brusquement vous vous tenez dans une obstination butée, si bien que vos ministres mortifiés et ulcérés pourraient bien s'écarter de vous et se disperser. Pensez-vous qu'il vous serait possible de conserver vos deux terres du Tch'ouan, une fois vos conseillers évaporés, si le Wou et le Wei venaient à vous attaquer ? Et vous voudriez que je ne sois pas rongé par le souci ?

— Ne voyez aucune mauvaise grâce de ma part. Ce n'est pas que je m'y refuse, mais je crains les jaseries de l'Empire.

— Confucius n'a-t-il pas dit : « Si les dénominations ne sont pas correctes, les discours ne sont pas conformes. » Or, dans les circonstances présentes, discours et dénominations seraient conformes et corrects. Je ne vois pas quelles jaseries vous avez à craindre ? Ne connaissez-vous pas le dicton : « Celui qui refuse ce que le Ciel lui offre s'attire son courroux » ?

— Bien, alors j'attendrai que vous soyez rétabli pour suivre vos recommandations.

À ces mots, le ministre se redressa brusquement, sauta à bas du lit et écarta un paravent. À ce moment, les officiers civils et militaires massés au-dehors se ruèrent dans la salle et se prosternèrent :

— Oh ! puisque notre Souverain y consent, qu'on choisisse un jour propice pour accomplir le rite !

Et le roi, tournant brusquement son regard sur eux, les dévisagea. Il reconnut le Grand Précepteur Serein, le Général Pacificateur des Han, Mi Tchou, Hsiang Kiu, marquis de Tsing-yi, Lieou Pao, marquis de Source de Lumière, le substitut du gouverneur Tchao Tsouo, l'administrateur des Affaires intérieures Yang Hong, l'officier des Avis Tou Tsiong, le chargé de mission Tchang Chouai, le ministre du Département des Affaires religieuses Lai Kong, le ministre Émérite Houang K'iuan, le libateur Ho Tsong, le Docteur Yin Mo, le ministre de l'Industrie, Ts'iao Tcheou, le ministre de la Guerre Yin Tch'ouen, le vice-général Tchang Yi, le ministre de la Casette Privée Wang Mo, le Lettré au Vaste Savoir et à la Brillante Culture Yi Ki, le commandant de la Garde du Palais Ts'in Mi, etc.

Le roi, sous le coup de la surprise, ne put que s'exclamer :

— Ah ! vous me poussez à faillir à mon devoir !

— Puisque vous avez accédé à notre requête, conclut Lumière de la Raison, il convient maintenant d'édifier une aire sacrificielle et de choisir un jour propice pour la cérémonie !

Et, sans plus tarder, il raccompagna le roi à son Palais, tout en chargeant le Lettré au Vaste Savoir Hsiu Ts'e et le secrétaire d'État aux Avis et aux Remontrances, Meng Kouang, de s'occuper des préparatifs. Il fallait construire une esplanade au sud de Wou-tan, dans la Commanderie de Tch'eng-tou. Quand toutes ces questions furent réglées, une myriade de Mandarins, conduisant des attelages à carillons, vinrent au-devant du monarque le prier de gravir les degrés du tertre et d'accomplir le rite. Ts'iao Tcheou, tout en haut du tertre, lut à haute et intelligible voix le texte de l'annonce au Ciel :

« Or donc, à la quatrième lune, dans la vingt-sixième année de l'ère kien-ngan, au jour ting-se après avoir balancé douze jours, l'empereur Pei se permet d'annoncer ceci à l'auguste Ciel et à la très sainte Terre : les Han possèdent l'Empire depuis un temps immémorial. Mais, de même que jadis Wang Mang⁷ chercha à usurper leur trône, avant que

l'empereur Kouang-wou⁸, animé d'un juste courroux, ne lui infligeât un châtement mérité et ne restaurât les Autels des Dieux du Sol et des Moissons, de même tout récemment Ts'ao Ts'ao, se prévalant de sa puissance militaire, a tué et massacré tout ce qui se dressait sur sa route, allant jusqu'à mettre à mort l'Impératrice, et ses crimes montent jusqu'au Ciel, puis son fils P'i, qui lui a succédé, nourrissant en son cœur des desseins funestes et sacrilèges, s'est emparé des insignes divins. Aussi la foule de mes ministres et de mes généraux, considérant que le culte ancestral des Han risquait de s'éteindre, m'a-t-elle enjoint de prendre la relève — puisque je suis un descendant du second fondateur — et d'être l'exécuteur de la sentence prononcée par le Ciel. Tout tremblant de ne pas avoir les mérites suffisants pour accomplir cette tâche, je me suis tourné vers mes peuples, cherchant des conseils jusqu'auprès des chefs des tribus qui vivent dans des contrées désertiques et isolées. Et tous ont unanimement déclaré : « On ne peut se soustraire aux décrets du Ciel et laisser un autre succéder à la dignité qui fut celle de vos aïeux ; l'Empire ne doit pas rester sans maître. » Et puisque tout l'espoir qui guidait les preux reposaient sur mes épaules, respectueux des avis éclairés du Ciel et redoutant que l'œuvre des deux fondateurs Kao et Kouang ne soit réduite en poussière, j'ai choisi ce jour propice pour monter sur le tertre et avertir le Ciel par une libation que j'acceptais de l'auguste Souverain les sceaux et les insignes impériaux, afin de manifester que j'ai souci de la tranquillité des provinces des quatre orientes. Que les dieux accordent bonheur et prospérité aux Han et leur assurent une longue paix et une soumission durable ! »

La lecture de l'invocation achevée, Lumière de la Raison, à la tête du collège des dignitaires, gravit le tertre pour présenter le Sceau de Jade. Le roi le prit et, le tenant à deux mains du haut de l'estrade, par trois fois le refusa en s'écriant : « Non, je n'en suis pas digne ! Choisissez quelqu'un de plus vertueux ! »

Alors Dragon Couché lui adressa ces mots :

— Mon Prince, vous avez déjà contribué à l'affermissement de l'Empire, et votre mérite ainsi que votre vertu rayonnent sur tout le pays. Qui plus est, vous êtes un parent de la souche impériale des Han ; il vous faut accepter cette place car elle est vôtre ! Et alors que vous venez de faire une libation pour prévenir le Ciel et les esprits de votre décision, vous voudriez vous dédire ?

Les Mandarins des deux ordres s'écrièrent alors : « Vive l'Empereur ! ».

Le rite accompli, on changea l'ère de règne, qui devint première année de l'ère tch'ang-wou. L'épouse royale, Dame Wou, fut nommée Impératrice. Le fils aîné du Souverain, Lieou Tch'an, fut désigné comme Prince héritier. Son second fils, Lieou Yong, reçut le titre de Roi de Lou, et le cadet, Lieou Li, celui de Roi de Leang. Lumière de la Raison se vit conférer la dignité de Premier Ministre ; Serein fut

confirmé à son poste de Ministre de la Justice, et tous les fonctionnaires petits ou grands reçurent une promotion. Une amnistie générale fut décrétée et la population des deux Tch'ouan était transportée d'allégresse.

Le lendemain de son avènement, le nouvel Empereur donna audience, et tous ses officiers civils et militaires, répartis en deux rangs, écoutèrent la proclamation de leur maître :

— Nous avons noué un serment au Jardin des Pêchers avec nos frères Kouan et Tchang, mais hélas ! notre cher Long-Nuage a été exécuté par le prince du Wou de l'Est, Souen K'iuân. Voilà pourquoi je me propose de lever une immense armée pour attaquer le rebelle, le capturer vivant et accomplir ma vengeance !

Avant qu'il eût achevé, un homme se propulsait en avant avec impétuosité et, se prosternant au bas des degrés, l'admonestait :

— N'en faites rien !

Vertu Cachée, qui avait pris le titre de Nouvel Empereur, porta son regard sur l'interrompue, en qui il reconnut le Général au Prestige de Tigre, Tchao la Nuée !

C'était vraiment le cas de dire :

Quand le prince veut accomplir la vengeance des cieux,
Se font entendre les droites remontrances d'un preux !

Lecteurs, vous qui ignorez encore la teneur de la remontrance de Nuée, passez donc au chapitre suivant !

CHAPITRE LXXXI

*En voulant venger la mort de son aîné,
le Général Volant rencontre le trépas.
Pour laver l'outrage de son cadet,
Nouveau Maître lève une armée.*

Nous en étions donc restés au moment où Tchao la Nuée s'apprêtait à sermonner Nouveau Maître qui voulait lever des troupes pour lancer une expédition punitive contre le Wou de l'Est.

— C'est Ts'ao Ts'ao qui fut le traître et le rebelle, et non Souen K'iuian ! Et maintenant que son fils a eu l'audace d'usurper le trône, provoquant l'indignation des dieux et des hommes, vous devez dès aujourd'hui tourner vos regards vers l'intérieur des passes et cantonner un corps d'armée sur le cours supérieur de la Wei, dans le but d'infliger au factieux le châtement qu'il mérite. Vous pouvez être assuré que tous les hommes qu'anime le sens de la justice répondront à votre appel, et, de l'est des passes, ils accourront au triple galop au-devant de vous avec armes et bagages. Mais si vous lâchez le Wei pour le Wou, sitôt que vous aurez croisé le fer contre lui vous serez entraîné dans une aventure dont vous ne pourrez pas vous dégager. Je vous prie d'y réfléchir !

— Souen K'iuian a tué mon propre frère. Et j'ai un compte à régler avec Fou cheu-jen, Mi Fang, Pan Tchang et Ma Tchong. Non, ma haine ne me laissera de répit que lorsque j'aurai dévoré leur chair et exterminé leur clan. Pourquoi voulez-vous m'en empêcher ?

— L'une est une vengeance privée, l'autre s'exerce au nom du peuple tout entier. J'aimerais que vous accordiez vos soins à l'Empire en priorité !

— Que me chaut de régner sur des centaines de milliers de lieues si la mort de mon frère devait rester impunie !

Refusant d'écouter davantage les objurgations de Nuée, Vertu Cachée donna ordre qu'on rassemblât une armée pour une expédition punitive contre le Wou. Puis il envoya des émissaires dans les cinq vallées emprunter aux chefs sauvages cinquante mille de leurs guerriers

pour une attaque conjointe. Dans le même temps, il dépêchait une estafette au Lang-tchong apporter à Tchang Fei, le Général Volant, sa nomination au grade de Généralissime des Chars et des Chevaux, assurant la fonction de Préfet de Police. Il lui octroya en même temps le titre nobiliaire de Marquis de Hsi-hsiang et la charge de Gouverneur du Lang-tchong. Et, muni de tous ces décrets, l'émissaire se mit en route.

Mais en attendant sa venue, intéressons-nous donc au Général Volant que nous avons laissé dans son cantonnement du Lang-tchong. À la nouvelle de l'exécution de son frère juré par le monarque du Wou de l'Est, il versa des larmes nuit et jour, en sorte que son pourpoint en était à tordre. Ses généraux cherchaient à l'égayer avec du vin mais, une fois ivre, sa colère et son chagrin redoublaient. Et à la moindre contrariété, il entra dans une fureur noire et fouettait si cruellement le malheureux qu'il tenait pour responsable, quel que fût son grade, que plusieurs moururent des suites de ce traitement. Tous les jours on le voyait grincer des dents en regardant vers le sud, les yeux élargis par la haine, poussant des hurlements sauvages et exhalant d'affreux sanglots. C'est dans cet état qu'on vint lui annoncer l'arrivée d'un émissaire de la Capitale. Il s'empressa de le faire introduire, ouvrit la lettre de son prince et la lut avec avidité. En recevant l'annonce de sa nouvelle dignité, il se prosterna vers le nord, puis, cet acte accompli, il convia l'ambassadeur à un festin.

— Mon frère a été tué et notre haine est profonde comme l'océan ; pourquoi donc les ministres de la Cour n'ont-ils pas exigé plus tôt qu'on levât une armée ? l'interrogea le bouillant général.

— De nombreux conseillers étaient d'avis qu'il fallait d'abord détruire le Wei avant de s'occuper du Wou.

— Balivernes ! Nous nous sommes juré une éternelle amitié au Jardin des Pêchers. Hélas ! l'un de nos frères nous a quittés à la moitié du chemin, et je pourrais continuer à jouir des richesses et des honneurs alors qu'il n'est plus ? Je vais aller voir l'Empereur et lui manifester mon désir de servir en qualité de Général d'Avant-Garde. Portant le deuil de mon cher compagnon, je m'enfoncerai au cœur du Wou, m'emparerai du Prince et l'offrirai en sacrifice aux mânes de mon frère aîné afin de demeurer fidèle au serment que nous nous sommes prêté.

Et il n'eut pas plus tôt achevé qu'il se mettait en route avec l'envoyé pour rejoindre Tch'eng-tou.

Revenons maintenant à Lieou Pei. Tous les jours, il se rendait en personne sur le champ de manœuvre inspecter les évolutions de ses troupes d'infanterie et de cavalerie. Il brûlait de les faire entrer en campagne et voulait diriger lui-même les opérations. Les ministres se

rendirent tous en délégation à la résidence de Lumière de la Raison pour lui faire part de leurs appréhensions :

— Alors que le Fils du Ciel vient de prendre cette dignité suprême, il nous semble bien imprudent pour son royaume qu'il se lance en personne dans les opérations militaires ! Vous qui avez sur lui une grande autorité, pourquoi ne lui en faites-vous pas la remarque ?

— Hélas ! je lui en ai fait l'observation à maintes et maintes reprises, et avec toute la véhémence possible, mais il ne veut pas en démordre. Venez donc sur le terrain aujourd'hui même joindre vos voix à la mienne.

Et c'est ainsi que Lumière de la Raison conduisit une délégation de fonctionnaires présenter des remontrances à l'Empereur :

— Vous venez à peine de monter sur le Trône impérial, et, si l'on peut comprendre que vous prissiez personnellement la tête des Six Armées pour mener une expédition contre le rebelle du Nord afin de faire triompher la justice dans l'Empire, n'est-il pas inutile que vous vous exposiez dans une campagne contre le Wou, alors qu'un de vos grands généraux suffirait à assurer le commandement militaire ?

Le monarque sentait sa résolution mollir devant la véhémence de son ministre, lorsqu'on annonça l'arrivée du Général Volant. L'Empereur le fit introduire sur-le-champ. Ailes-de-la-Vertu s'avança dans le grand hall d'exercice, se prosterna, puis étreignit les pieds du roi, provoquant chez le Souverain un nouvel accès de larmes.

— Maintenant que vous avez été élevé à la dignité suprême, lança le preux, auriez-vous oublié le serment prêté au Jardin des Pêchers pour tant tarder à venger la mort de notre frère juré ?

— La plupart de mes ministres y sont hostiles, se défendit l'Empereur, et je ne peux lever des troupes en faisant fi de leur avis.

— Mais que savent-ils, tous ces gens, de notre serment ? Refusez de conduire la campagne et je vous quitte sur l'heure pour ne plus reparaître devant vous que je n'aie fait justice du meurtrier.

— Ah ! je t'accompagne. Prends donc ton propre corps de troupe pour le conduire depuis ton fief de Mien-tchou tandis que je mène les régiments d'élite accomplir notre jonction au Kiang-tcheou. De là nous écraserons le Wou et laverons l'outrage.

Alors que son vaillant compagnon s'apprêtait à partir pour sa terre, l'Empereur lui fit ses dernières recommandations.

— Je sais que, sous l'emprise de la boisson, il t'arrive de fouetter des subordonnés que tu continues à garder dans ta suite. C'est là le meilleur moyen de t'attirer le malheur. À partir de maintenant, promets-moi de t'amender en te montrant moins emporté et moins violent.

Le Général Volant prit congé de son maître et s'en fut. Le jour suivant, Nouveau Maître rassemblait ses cohortes pour se mettre en marche, quand le Dr Ts'in Mi lui adressa cette requête :

— Je vois que, dédaignant l'Empire que vous portez en votre personne, vous vous apprêtez à vous lancer dans ce qui n'est que l'accomplissement le plus trivial de la loyauté. Jamais un Sage de l'Antiquité n'aurait agi de la sorte ! Majesté, je vous prie d'y réfléchir !

— Long-Nuage et moi étions comme un seul et même corps, et vous voudriez que j'oublie ce devoir sacré ?

Mi se prosterna, front contre terre, et s'exclama :

— Mon Prince, je crains qu'il ne vous arrive malheur si vous refusez de m'entendre !

Ces derniers mots eurent le don d'attiser l'exaspération de Nouveau Maître :

— Alors que je m'apprête à mener une expédition militaire, à quoi riment ces paroles de mauvais augure !

Et il cria à ses gardes de le traîner hors de la salle et de lui trancher la tête. Mi, sans manifester le moindre signe de frayeur, se retourna et, éclatant de rire, lança à la face du Souverain :

— Ah ! je ne regrette pas de mourir, mais je me désole de voir une dynastie à peine instaurée déjà sur le point de s'écrouler !

L'entourage du Prince intercéda pour qu'on épargnât le Lettré. Vertu Cachée concéda qu'on l'enfermât provisoirement dans la prison avant de statuer sur son sort, sa vengeance accomplie. Mis au courant de l'incident, le Premier Ministre écrivit une supplique à Vertu Cachée plaidant la cause de Ts'in Mi :

« Que vos ministres et tout particulièrement votre serviteur soyons tombés dans le piège de ce brigand de Wou, en sorte que nous avons été dépossédés de King-tcheou, perdant une de nos étoiles guerrières dans la portion du ciel marquée par Teou et Nieou ¹, pilier céleste brisé en terre de Tch'ou, ce sont là certes des événements tragiques et qui resteront profondément gravés en nous. Ils ne doivent cependant pas nous faire oublier que c'est Ts'ao Ts'ao qui a accaparé les chaudières des Han, et Souen K'iu'an n'est pour rien dans l'usurpation du sacrifice impérial. Si ce traître de Wei était éliminé, le Wou viendrait spontanément vous remettre sa soumission. Ts'in Mi parle d'or. Écoutez-le et désignez un meilleur objectif aux forces que vous venez d'entraîner. Ce serait un bonheur incomparable pour vos États, un bonheur incomparable pour l'Empire ! »

Après en avoir pris connaissance, le monarque la jeta rageusement par terre.

— Je ne veux plus entendre parler de remontrances ! Mon siège est fait, éructa-t-il.

Et il donna ordre au Premier Ministre de veiller sur le Prince héritier et d'assurer la garde des deux Tch'ouan. Le général en chef de la cavalerie légère, Ma Tch'ao, et son cadet, Ma Tai, furent envoyés renforcer la défense du Han-tchong, assurée par Meneur, qui avait titre de Général de la Répression du Nord. Ils devaient contenir une offensive du Wei. Nuée, le Général au Prestige de Tigre, assura le commandement des réserves de l'arrière en même temps qu'il se voyait confier la responsabilité de l'approvisionnement en grains et fourrage. Houang K'iuang et Tch'eng K'i occupaient la fonction de Stratèges, Ma Leang et Tch'en Tchen celle d'Archivistes, tandis que Fidèle recevait la direction des Sections d'Assaut, Fong Hsi et Tchang Nan devenaient Généraux en Second. Fou Tong et Tchang Yi exercèrent le commandement de l'armée du Centre, Tchao Jong et Lieao Tch'ouen assurèrent la jonction avec l'arrière. L'Empereur alignait ainsi une armée de sept cent cinquante mille hommes — avec les guerriers des hordes barbares des cinq vallées — placée sous les ordres de plusieurs centaines de généraux. Et au jour ping-ying du septième mois de la première année de l'ère tchang-wou, l'Empereur mit ses légions en marche.

Mais allons retrouver maintenant le Général Volant au Lang-tchong, qu'il avait regagné sur-le-champ. Dès son retour, il donnait les instructions suivantes : il fallait que dans les trois jours on lui confectionnât le nombre requis de drapeaux blancs et de cuirasses blanches pour que les troupes portent le deuil le jour de leur entrée en campagne.

Le lendemain, les deux généraux de troisième rang de son état-major, Fan Kiang et Tchang Ta, se présentèrent dans sa tente et lui déclarèrent :

— C'est impossible de préparer les cuirasses et les drapeaux dans un délai si court !

— L'accomplissement de ma vengeance ne saurait souffrir de retard ! hurla le général, vert de rage. Alors que je bous de ne pas être déjà au cœur du territoire ennemi, il faut encore que vous veniez discuter mes ordres !

Et il cria à ses hommes d'attacher ses deux lieutenants à un arbre et de leur infliger à chacun cinquante coups de fouet. Le châtiment accompli, il pointa sur eux un doigt menaçant :

— Demain, tout doit être prêt ! Si jamais vous ne respectez pas les délais, vous serez exécutés pour faire un exemple !

Ils avaient été si sévèrement battus qu'ils vomissaient des flots de sang. Une fois retirés dans leur cantonnement, les deux soldats laissèrent éclater leur rancœur. Fan Kiang s'ouvrit le premier :

— Tu as vu dans quel état il nous a arrangés aujourd'hui. C'est un vrai fou furieux. Et si demain tout n'est pas prêt, il va nous faire exécuter !

— Alors pourquoi ne pas le tuer avant qu'il nous tue ?

— Mais comment l'approcher ?

— Eh bien ! prions pour que nous le trouvions étendu sur sa couche ivre mort. Sinon, ma foi, c'est que notre heure aura sonné.

C'est ainsi que les deux hommes arrêtaient leur ligne de conduite. Le Général Volant se trouvait à ce moment-là sous sa tente, la pensée agitée et troublée et le corps saisi de palpitations et de tremblements. Il s'inquiéta auprès de ses officiers :

— Je ne sais ce qui m'arrive, j'ai le cœur tout chaviré et je ne peux pas tenir en place.

— C'est le souvenir de Kouan qui vous agite ainsi, lui fut-il répondu.

Alors il demanda qu'on lui servît à boire et trinqua avec son aide de camp. Bientôt, sans savoir comment, il se trouva complètement soûl et s'étendit sous son baldaquin. À la première veille, les deux scélérats, après avoir été aux nouvelles, cachèrent de courtes dagues sous leur manteau et s'introduisirent dans ses appartements en disant aux gardes en faction qu'ils avaient à entretenir leur maître d'une affaire secrète de la plus haute importance, et ainsi ils s'avancèrent jusqu'à son lit. Or il se trouvait que le général ne fermait jamais les paupières quand il dormait. Les deux drôles, se sentant fixés par le général, les yeux écarquillés et la barbe hérissée, restèrent cloués de stupeur, n'osant faire un geste. Mais, entendant son ronflement sonore comme le tonnerre, ils s'enhardirent, s'approchèrent de son lit et lui plongèrent leurs dagues dans le ventre. Le Général Volant poussa un cri terrifiant et expira. Il était âgé de cinquante-cinq ans. Un poème commémore sa fin tragique en ces termes :

À Ngan-hsi on le vit fouetter un gouverneur.

À balayer les Turbans Jaunes il aida les Han ardents.

À la Passe de la Fosse aux Tigres sa voix supplanta le tonnerre

Et sous le Pont de Tch'ang-pan l'eau remonta son cours.

Il relâcha le vertueux Prestance et pacifia le Chou.

Par ruse il eut raison de Tchang Hö et affermit le Tchong-tcheou

Hélas il mourut avant d'avoir pu triompher du Wou

Et l'herbe d'automne portera éternellement la tristesse du Lang.

Mais poursuivons maintenant le fil de notre récit en nous attachant aux pas de nos deux lascars. Ceux-ci coupèrent promptement la tête du preux et, avec quelques dizaines de complices, s'enfuirent la nuit même au Wou de l'Est. Le jour suivant la nouvelle se répandit dans l'armée. On lança des troupes à leur poursuite, mais en vain. Il y avait dans l'armée d'Ailes-de-la-Vertu un officier du nom de Wou Pan qui avait rejoint Tch'eng-tou depuis le King-tcheou et avait reçu de l'Empereur le grade de Général de Ya-men, avant d'être envoyé au

Lang-tchong aider le Général Volant à en assurer la défense. Wou Pan rédigea sans tarder une lettre qui informait l'Empereur de la tragédie. Puis il demanda au second fils du général, Tchang Pao, de s'occuper des funérailles de son père. Cela fait, il chargea Tchang Chao, le cadet du Général Volant, d'assurer la défense du Lang-tchong, tandis que Pao filerait à son tour à la Capitale.

Au jour propice, Premier Maître mit ses troupes en campagne. Les fonctionnaires de tous grades, menés par Lumière de la Raison, l'accompagnèrent sur plus de dix lieues avant de regagner l'enceinte de la ville. Une fois de retour dans les murs, Lumière de la Raison se sentit pris d'une sourde appréhension. Et, se tournant vers les dignitaires, il déclara :

— Ah ! si Rectitude était là, il aurait, lui, réussi à empêcher le Souverain de commettre cette folie !

Mais revenons plutôt à Vertu Cachée. Cette nuit-là, il s'étendit, l'âme inquiète et le corps parcouru de frissons ; ne pouvant trouver le sommeil, il sortit de sa tente et porta ses yeux sur la voûte étoilée. Il aperçut alors une étoile au nord-est, qui avait la taille d'un boisseau, s'abîmer brusquement sur le sol. Pris d'une prémonition, il envoya cette nuit même une estafette interroger Lumière de la Raison, lequel fit parvenir la réponse suivante :

— Ceci correspond à la perte d'un généralissime. D'ici à trois jours vous recevrez un rapport qui vous glacera d'effroi.

Aussi demeura-t-il sur place, sans continuer sa progression, jusqu'à ce que l'on vînt l'informer qu'un lieutenant du généralissime commandant des Chars et de la Cavalerie, Tchang Ailes-de-la-Vertu, lui envoyait un courrier.

Frappant du pied, l'Empereur s'exclama :

— Malheur ! mon frère cadet est mort !

Effectivement, la lettre n'annonçait pas autre chose. Le monarque émit un long hurlement et éclata en sanglots, puis il tomba sans connaissance. On s'empressa autour de lui pour le ranimer.

Le jour suivant, un groupe de cavaliers arriva ventre à terre devant le camp. Informé, le Souverain se porta à leur rencontre afin de savoir qui ils étaient. Il vit venir à lui un jeune officier vêtu d'une tunique blanche et portant un casque d'argent. L'homme sauta à bas de sa monture et se prosterna front contre terre devant Vertu Cachée en versant un flot de larmes. Ce n'était autre que Tchang Pao, lequel annonça :

— Fan Kiang et Tchang Ta, après avoir lâchement assassiné mon père, se sont enfuis au Wou avec sa tête pour y faire leur soumission.

La douleur de l'Empereur fut extrême. D'abord, il refusa toute nourriture. Et il fallut cette objurgation de son entourage : « Il ne faut pas vous ruiner la santé si vous voulez venger la mort de vos deux

frères ! » pour qu'il consentît à se sustenter. Il demanda au fils de son compagnon :

— Vous sentez-vous de taille à prendre le commandement de vos régiments avec l'assistance de Wou Pan et combattre en première ligne afin de venger votre père ?

— Ah ! s'exclama le jeune homme, pour mon pays et pour mon père je ne reculerai devant aucun sacrifice !

Mais au moment où il le chargeait d'entrer en campagne, une cohorte de cavaliers surgie à l'horizon fondait sur le camp et quelques instants plus tard un héraut venait annoncer un jeune officier dont la cuirasse d'argent était recouverte de la saie blanche du deuil. Le nouveau venu se prosterna à terre en pleurant et l'Empereur reconnut en lui Kouan Hsing, dont la vue lui rappela son cher Kouan Long-Nuage. Il se mit à pousser des hurlements, et ses sanglots reprirent de plus belle. Sa suite chercha à l'apaiser, mais l'Empereur s'exclama :

— Je songe au serment qui me lia à mes deux frères Kouan et Tchang, alors que je n'étais qu'un simple homme du peuple. Et juste au moment où j'accède à la dignité de Fils du Ciel et voudrais leur faire partager ma gloire et mes richesses, ils connaissent l'un après l'autre une fin tragique ! Comment voulez-vous que la vue de mes deux neveux ne me brise pas le cœur ?

Là-dessus, ses lamentations redoublèrent. Ses familiers ordonnèrent que tous se retirent afin de laisser le commandant suprême des Forces armées restaurer les forces de son corps de dragon et, se tournant vers le monarque, le gourmandèrent :

— Majesté, ne vous laissez pas aller à une douleur excessive ! N'oubliez pas que vous n'êtes plus tout jeune !

— Alors que mes deux frères jurés ont péri, comment puis-je continuer à vivre ?

Et il se frappa la tête contre le sol, en proie à l'affliction la plus vive.

Les fonctionnaires se concertèrent. Comment le raisonner dans cet état ?

Ma Leang renchérit :

— Il doit assurer le commandement en chef de l'expédition et le voici qui crie et sanglote jour et nuit. Ce n'est pas bon pour l'armée !

— J'ai entendu dire qu'il y avait à l'ouest des montagnes de Ville-Bleue, non loin de Tch'eng-tou, un ermite du nom de Li Yi qui passe pour être âgé de plus de trois cents ans et connaître l'avenir. Il possède véritablement un pouvoir divin, pourquoi ne pas l'appeler auprès de l'Empereur pour qu'il lui tire les sorts. Cela aura peut-être plus d'effet que tout ce qu'on pourra lui dire, proposa Tch'en.

On fit part de cette suggestion à l'Empereur, elle eut l'heur de lui plaire. On manda donc Tch'en porter la convocation officielle au saint

homme de Ville-Bleue afin de faire exécuter l'ordre impérial. Le fonctionnaire se mit en route le jour même et, une fois arrivé à l'endroit mentionné, se fit conduire par des montagnards jusqu'au cœur du massif. La résidence de l'anachorète, entourée de nuages et de vapeurs surnaturelles, était accrochée tout en haut du sommet. Soudain un jeune enfant se présenta à lui et lui demanda :

— Ne seriez-vous pas Tch'en ?

— Comment connais-tu mon identité ? questionna l'envoyé impérial au comble de la surprise.

— Mon Maître m'a dit hier qu'un envoyé porteur d'un ordre impérial viendrait et qu'il s'appellerait Tch'en Tchen.

— Oui, vraiment, c'est un saint, et sa réputation n'est pas usurpée !

Il entra dans la demeure de l'immortel en compagnie du jeune garçon pour aller saluer Li Yi et lui transmettre l'invitation du Souverain. Tout d'abord, Li Yi refusa en prétextant son grand âge. Mais Tch'en insista :

— Le Fils du Ciel désire tant vous rencontrer, je vous supplie de ne pas dérober à sa vue votre Très Sainte Personne.

Il pressa le patriarche tant et si bien que celui-ci finit par accepter de l'accompagner. Arrivé au campement impérial, il fut immédiatement introduit auprès de Vertu Cachée, lequel, avisant les cheveux neigeux du vieillard qui encadraient un visage d'enfant, ses yeux verts aux pupilles carrées qui jetaient un éclat extraordinaire et son maintien, droit comme un cyprès, comprit qu'il se trouvait en présence d'un être surhumain. Aussi le reçut-il avec les plus grandes marques de respect.

Li Yi lui déclara :

— Je ne suis qu'un pauvre montagnard inculte n'ayant reçu aucune éducation ni instruction, pourquoi donc Sa Majesté prend-elle la peine de m'inviter à la voir et que pense-t-elle que je puisse lui apprendre ?

— Je me suis lié par un serment de fidélité indéfectible à Long-Nuage et à Ailes-de-la-Vertu voilà quelque trente ans. Or mes deux frères ont été assassinés l'un après l'autre et je me propose de mener une expédition punitive pour les venger. J'aimerais savoir si le sort me sera favorable. Il y a longtemps qu'il m'est venu que, maître immortel, vous connaissiez les desseins du Ciel, aussi aimerais-je que vous m'éclairiez de vos conseils.

— Oh, oh, il s'agit du destin ! Ce sont des choses que j'ignore !

Pressé par l'Empereur, le taoïste finit par demander un pinceau et du papier et utilisa plus de quarante feuilles pour dessiner des chevaux et des machines de guerre, puis il déchira les feuilles une à une quand il eut achevé. Il traça encore un grand personnage étendu sur le sol et, à côté de lui, un homme occupé à creuser une fosse pour l'ensevelir.

Au-dessus, il écrivit en grand le caractère « blanc », puis il inclina la tête et s'en fut.

L'Empereur en éprouva un vif déplaisir ; s'adressant à ses familiers, il déclara :

— C'est un vieux fou ! pas la peine d'ajouter foi à ces élucubrations.

Et il fit brûler ce qu'il avait griffonné. Puis il mit son armée en marche.

C'est alors que Tchang Pao se présenta à lui avec la requête suivante :

— L'armée de Wou Pan vient de nous rejoindre, je vous prie de m'accorder la grâce de servir dans ses régiments en qualité de Général de Premières Lignes.

L'Empereur, comprenant ses intentions, s'empessa de lui remettre les sceaux du commandement des troupes d'assaut. Mais au moment où Pao les suspendait au cordon de sa ceinture, un autre officier fit irruption avec fougue hors des rangs de ses généraux et cria :

— Donnez-les-moi !

Pao porta son regard sur l'intrus et, reconnaissant Kouan Hsing, rétorqua :

— Nenni, j'ai déjà reçu l'ordre impérial.

— Et quels exploits peux-tu faire valoir pour mériter cette charge ?

— J'ai étudié les arts martiaux depuis mon plus jeune âge et ma flèche n'a jamais manqué son but !

— Eh bien, j'aimerais moi aussi admirer tes prouesses, afin de savoir ce que tu vaudrais ! s'exclama l'Empereur.

Pao demanda aux soldats de planter un drapeau à une distance de cent pas et d'y dessiner un rond rouge. Il prit son arc, saisit une flèche et décocha trois traits à la suite qui transpercèrent tous le centre de la cible.

L'assistance poussa des hourras. Alors Kouan Hsing, tenant son arc à la main, lâcha avec une lippe dédaigneuse :

— Peuh, il n'y a rien d'admirable à faire un coup au but !

Et juste au moment où il parlait, il leva la tête et aperçut un vol d'oies sauvages. Il les désigna : « J'abattrai la troisième. » Son carreau partit et, répondant à la vibration de la corde, il y eut le choc d'un volatile sur le sol. L'assistance laissa échapper un seul cri d'admiration. Emporté par la rage, Pao bondit sur son cheval et, empoignant la gigantesque lance d'acier de son père, longue de quatre-vingts pieds, interpella son rival d'une voix forte :

— Oserais-tu donc m'affronter dans un tournoi ?

Hsing ne fit ni une ni deux. Il enfourcha son cheval, dégaina le grand sabre, joyau de sa famille, et, rendant les rênes, il répondit :

— Si tu sais manier la lance, crois-tu que je ne sache pas manier le sabre ?

Alors que les deux paladins s'apprêtaient ainsi à se pourfendre, l'Empereur les apostropha :

— Quand cesserez-vous de vous comporter comme des sauvages ?

Les deux jouvenceaux dégringolèrent de leur selle et, abandonnant leurs armes, coururent se prosterner aux pieds de leur Souverain, tout contrits.

— Ignorez-vous que depuis le serment du Jardin des Pêchers nous nous sommes liés, vos pères et moi, par un serment qui fit de nous de véritables frères, bien que nous ne portions pas le même nom, et vous êtes donc vous aussi comme deux frères. Vous devriez joindre vos forces et vos cœurs pour demander raison de l'offense qui vous a été faite, et au lieu de cela, que vois-je, vous vous dressez sottement l'un contre l'autre pour avoir la préséance, au mépris de tout sens du devoir. Alors que vos pères sont morts tout récemment, peut-on s'oublier de la sorte ! Voici qui laisse mal augurer de l'avenir.

Les deux officiers se prosternèrent à nouveau, demandant une fois encore pardon pour leur faute.

— Qui de vous est le plus âgé ? s'enquit l'Empereur.

— Je suis l'aîné d'un an, dit Pao.

Vertu Cachée commanda à Hsing de saluer Pao comme son frère aîné. Ensuite les deux officiers brisèrent une flèche devant le dais impérial pour sceller leur pacte d'indéfectible assistance. Wou Pan fut chargé par l'Empereur de mener les régiments de l'avant, secondé par Pao et Hsing. Et dans une attaque coordonnée par terre et par eau, où se combinaient l'avance de la cavalerie et la progression des nef, les troupes déferlèrent sur le pays de Wou dans un mouvement imposant.

Attachons-nous maintenant aux faits et gestes des deux criminels, Fan et Tchang, que nous avons quittés au moment où ils couraient se réfugier auprès du maître du Wou de l'Est, auquel ils présentèrent la tête du général tout en lui narrant les derniers événements qui étaient survenus au Chou. Une fois qu'il eut entendu leur récit, Souen K'iuau reçut leur soumission et se tourna vers son entourage :

— Ainsi donc Vertu Cachée s'est sacré Empereur et il marche contre nos États à la tête d'une formidable force de sept cent mille hommes. Que faire ?

Ses conseillers changèrent de couleur et s'entre-regardèrent. C'est alors que Beau Jade s'avança :

— Voilà trop longtemps que je profite de vos émoluments sans avoir rien accompli, j'aimerais donc, au mépris de ma vie, me rendre auprès du Souverain du Chou et avoir une entrevue avec lui pour lui montrer où se trouve son véritable intérêt. Nos deux pays concluraient la paix et renoueraient des relations amicales. Puis on ferait rendre compte à Ts'ao P'i de ses crimes.

K'iu'an se réjouit fort de cette proposition et envoya Beau Jade en ambassadeur parlementer avec Vertu Cachée afin qu'il mît fin à ses projets belliqueux.

C'était vraiment le cas de dire :

Deux pays en guerre communiquent par d'ambassadeurs l'entremise ;
Tout dépend d'un mot d'un émissaire pour dénouer la crise.

Lecteurs, si vous êtes curieux de savoir comment tournera la visite de Beau Jade, vous n'avez qu'à vous reporter au chapitre suivant !

CHAPITRE LXXXII

*Souen K'iuán, en faisant allégeance au Wei,
reçoit les Neuf Prérégatives.
Nouveau Maître, en châtiant le Wou,
récompense les Six Armées.*

Nous reprenons notre récit au moment où l'Empereur, Nouveau Maître, au huitième mois de l'automne de la première année de l'ère tchang-wou, après avoir levé une forte armée, marchait sur Kouei-kouan pour planter ses bivouacs à Pai-ti, la ville de l'Empereur blanc.

Alors que ses troupes d'infanterie et de cavalerie venaient juste de déboucher des défilés du Tch'ouan, un héraut vint informer l'Empereur que l'envoyé du Wou, Beau Jade, demandait à être reçu. Vertu Cachée s'apprêtait à lui refuser sa porte, mais Houang K'iuán lui représenta :

— N'oubliez pas que son frère cadet, Dragon Couché, exerce au Chou la fonction de Premier Ministre. Ce n'est sans doute pas sans une raison importante que Beau Jade demande une audience. Il ne sert à rien de briser toute relation. Laissez-le plutôt entrer pour entendre ce qu'il a à nous dire. Si ses propositions vous agréent, acceptez-les, et si elles vous paraissent irrecevables, faites savoir à son maître que ses précédents forfaits ne resteront pas impunis.

Se rangeant à son avis, l'Empereur accepta de recevoir le messenger du Wou, lequel se prosterna, tête contre terre.

— Qu'est-ce qui vous amène ?

— Il y a bien longtemps que mon frère cadet vous sert, c'est pourquoi, bravant le glaive du bourreau, j'ose me présenter à vous pour vous parler de ce qui s'est passé au King-tcheou. Naguère, alors que Kouan gouvernait cette province, mon Maître lui a proposé à maintes reprises de se lier avec lui par un mariage, mais il a toujours refusé. Quand, par la suite, Kouan s'empara des provinces de Siang-yang, Ts'ao Ts'ao nous a envoyé de nombreuses missions pour former une ligue et attaquer conjointement le King-tcheou. Mon Prince y répugnait, mais, comme il régnait une profonde inimitié entre Liu

l'Obscur et Long-Nuage, de sa propre initiative Obscur a lancé les troupes contre son rival et provoqué la catastrophe que l'on sait. Mon Maître a été navré, mais le mal était déjà fait. Souen K'iu'an n'y a aucune part. Votre haine ne devrait-elle pas s'éteindre avec l'objet de votre ressentiment ? J'ajouterai encore que le prince de Wou m'envoie aussi pour vous annoncer qu'il est prêt à vous rendre votre femme, Dame Wou, qui n'a jamais cessé de soupirer après vous. Il se propose en outre de vous retourner tous les officiers qui ont fait leur soumission à notre État et de vous remettre une nouvelle fois le King-tcheou, restaurant entre vous une indéfectible alliance qui nous permettra d'anéantir le Wei avec nos forces conjointes et de laver le crime perpétré par l'usurpateur !

— Vous venez, vous du Wou de l'Est, d'assassiner mon propre frère et vous avez le toupet de me tenir ces propos mielleux et mensongers ! dit l'Empereur avec colère.

— Permettez-moi encore une fois de vous faire valoir votre intérêt en mettant en balance l'essentiel et l'accessoire. Vous qui portez le titre d'Oncle Impérial des Han, vous ne songez même pas à châtier Ts'ao P'i qui vient de déposer le Souverain légitime de la lignée, et des liens contractés avec des gens qui ne sont même pas de votre sang vous font oublier vos devoirs envers la dignité suprême ! C'est ce qu'on appelle faire passer les petits devoirs avant les grands. La Plaine centrale qui s'étend au cœur du royaume possède les deux Capitales édifiées par la maison des Han ; loin de vous tourner vers elle, vous louchez sur le King-tcheou. N'est-ce pas lâcher la proie pour l'ombre ? Tout l'Empire attendait qu'une fois monté sur le trône impérial vous releviez la maison des Han de ses cendres et rétablissiez ses frontières. Mais non, ce n'est pas au Wei que vous demandez raison, mais au Wou ! Mon Prince, voici une bourde que, si j'étais à votre place, je me garderais bien de commettre.

L'Empereur écumait ; il explosa :

— Quoi ! Je ne puis accepter de partager le même ciel que l'assassin de mon frère. Sachez que seule la mort me ferait renoncer à cette campagne ! Et n'était la considération que je dois à mon Ministre, je vous aurais déjà décollé la tête du tronc. Cette fois encore, je vous laisse retourner sain et sauf au Wou où vous pourrez transmettre ceci à votre maître. Qu'il se nettoie bien le cou en attendant la hache du bourreau !

Comprenant l'inutilité de ses efforts de persuasion, Beau Jade dut se résoudre à regagner le Kiang-nan.

Entre-temps, Tchang Tchao n'avait pas manqué de demander audience auprès du Souverain du Wou pour lui instiller son venin :

— Beau Jade sait que le Chou dispose d'une puissance redoutable. Aussi a-t-il pris le prétexte de cette proposition de paix pour nous trahir. Je suis sûr qu'il ne reviendra pas !

— Savez-vous, s'indigna le prince, que nous nous sommes juré, sous la foi du serment, une indéfectible loyauté. Et je demeure persuadé qu'il ne me trahira pas, pas plus que je ne lui manquerai. Je me rappelle que, lorsque Lumière de la Raison se rendit au Wou, son frère Beau Jade se trouvant à Tchai-sang, j'en profitai pour lui demander de persuader son cadet de passer de notre côté, mais lui me fit cette réponse : « Mon frère est dévoué corps et âme à Vertu Cachée, je ne saurais pas plus le retenir au Wou que lui m'attirer au Chou. » C'étaient là des propos bien remarquables. Un revirement de sa part me paraît tout à fait improbable. Non, vraiment, un serment sacré a scellé nos liens ; nulle insinuation ne viendra les distendre.

À peine venait-il d'achever que l'on annonçait le retour de Beau Jade.

— Qu'est-ce que je vous disais !

Le calomniateur se retira la queue basse.

Sitôt qu'il se trouva en présence de son prince, Beau Jade lui fit part de l'échec de sa mission.

— Ah ! dit Souen K'iuân en pâlisant, alors nous courons un grand danger !

— J'ai un plan ! claironna un homme, qui s'avança en bas des degrés. Il nous permettra d'écarter la menace !

Le roi porta les yeux sur celui qui venait d'intervenir et reconnut Tchao Ts'ö, Supputation.

— Quel excellent stratagème a donc à nous proposer Supputation ?

— Il suffit que vous rédigez une missive que je transmettrai au maître du Wei ; j'en profiterai pour lui faire comprendre qu'il aurait intérêt à attaquer le Han-tchong. Ainsi, c'est l'armée du Chou qui serait contrainte à son tour à la défensive.

— Voici qui me paraît excellent. Mais en y allant n'oubliez pas de nous faire honneur !

— Je me jetterais dans le Fleuve Bleu plutôt que d'y manquer. Jamais je n'aurais le front de revoir les gens et les choses du Kiangnan !

Et Souen K'iuân, transporté d'aise, rédigea une lettre dans laquelle il s'humiliait devant le Wei en s'appelant « sujet » et la remit à Tchao afin qu'il la transmît à l'Empereur. L'ambassadeur gagna à marches forcées Hsiu-tou où il entra en contact tout d'abord avec le commandant suprême des Forces armées, Hâbleur, et les autres ministres.

Le lendemain, lors de l'audience matinale, Hâbleur adressa au trône la requête suivante :

— Le Wou vient de dépêcher le Grand Officier du Bureau central, Tchao Supputation, porteur d'un message de son prince.

— Ah ! s'esclaffa Ts'ao P'i, c'est sans doute à l'armée du Chou que nous devons l'honneur de sa visite !

Et il le fit introduire. Celui-ci s'empressa de se prosterner jusqu'à terre devant le trône.

Après avoir pris connaissance du contenu du message, l'Empereur lança à brûle-pourpoint :

— Quelle sorte de prince est le marquis de Wou ?

— C'est un seigneur intelligent, clairvoyant, magnanime, rusé, puissant et pétri de sens politique.

— Ne le placez-vous pas un peu trop haut ?

— Non, la louange n'est pas outrée. Il a fait son ministre d'un fonctionnaire subalterne, Lou Sou : c'est son intelligence. Il a su tirer Obscur du rang : c'est sa clairvoyance. Il a épargné Yu Kin après l'avoir capturé : c'est sa bonté. Il a pris le King-tcheou sans ensanglanter la lame : c'est sa ruse. Il se tient sur trois fleuves lui assurant un contrôle sur l'Empire : c'est sa force ; et pourtant il plie l'échine devant vous : c'est son sens politique. À considérer tout cela, n'ai-je pas raison de mentionner son intelligence, sa clairvoyance, sa bonté, sa ruse, sa force et son sens politique ?

— Mais est-il un fin Lettré ?

— Bien que le prince de Wou dispose de milliers de vaisseaux qui sillonnent le Grand Fleuve, qu'il ait sous ses ordres des millions d'hommes en armes, qu'il donne des postes aux Sages et des emplois aux hommes de talent, que toute sa volonté soit tendue vers la stratégie, cependant, dès qu'il a un peu de loisir, il l'emploie à lire les classiques et leurs commentaires ou à étudier les chroniques, en s'attachant à l'esprit de ces ouvrages et non à la lettre, comme trop de docteurs.

— Croyez-vous que je puisse attaquer le Wou ?

— Si les grands États ont des armées d'invasion, les petites principautés ont des plans de défense.

— Le Wou redoute-t-il le Wei ?

— Alors qu'il possède un million d'hommes armés de pied en cap et que le Fleuve Bleu et la Han sont ses douves, comment le redouterait-il ?

— Et de combien de conseillers de votre trempe dispose-t-il ?

— Il y a à la Cour quatre-vingts ou quatre-vingt-dix hommes d'une intelligence et d'une capacité hors du commun, des officiers comme moi se ramassent à la pelle ; aussi ne puis-je vous en fournir le nombre.

— Ah ! soupira le Prince, vous répondez tout à fait à la formule : « Où que son maître l'envoie, il ne lui fera pas honte. »

Puis, ayant rédigé un décret d'allégeance, Ts'ao P'i dépêchait Pin le Vertueux pour porter la lettre qui nommait Souen K'iuai Roi de Wou

et lui conférait les Neuf Distinctions¹. T'chao Tseu sortit de la salle en remerciant l'Empereur pour sa générosité. Mais le Grand Officier Lieou Ye intervint :

— Souen K'iu'an redoute la puissance militaire du Chou. C'est la seule raison qui l'a poussé dans nos bras. Et cette guerre ne montre-t-elle pas que les jours du Wou sont comptés ? Si vous envoyiez un général à la tête de quelques dizaines de milliers d'hommes traverser le Fleuve pour l'attaquer, pris entre le Chou qui l'assaille du dehors, et nos troupes qui fondront sur lui de l'intérieur même de l'Empire, il ne tiendra pas quelques semaines. Une fois l'État de l'Est éliminé, vous n'aurez plus en face de vous que le Chou, qui, ne bénéficiant d'aucun appui, sera une proie facile.

— Mais attaquer Souen K'iu'an alors qu'il vient de faire acte d'allégeance mettrait un terme à toute velléité de soumission. Voilà pour quoi il me semble préférable d'accéder à sa requête.

— K'iu'an, en dépit de son talent et de sa vaillance, n'a qu'un titre de Général des Cheval-Légers, reçu de la précédente dynastie, et un grade nobiliaire de Marquis de Nan-tch'ang. Tant qu'il ne disposait que d'une fonction modeste et d'un rang peu élevé, la Plaine centrale pouvait lui en imposer, mais maintenant que vous lui faites don d'une couronne royale, il ne vous est plus inférieur que d'un degré. L'élever ainsi en dignité en échange d'une feinte soumission, n'est-ce pas donner des ailes à un tigre ?

— Que non ! il n'est pas plus dans mes intentions d'aider le Wou que de prêter main-forte au Chou. J'assisterai en spectateur à l'issue de la lutte. Et à ce moment-là, je n'aurai aucun mal à avoir raison de celui qui aura éliminé son adversaire. De toute façon, ma décision est prise. Plus un mot là-dessus !

Et il donna ordre à son ministre des Affaires religieuses Hsing T'chen d'accompagner l'ambassadeur du Wou remettre la lettre d'intronisation et la licence des Neuf Prérogatives.

Revenons donc à Souen K'iu'an. Tandis qu'il mettait au point avec son état-major la ligne stratégique pour s'opposer aux légions du Chou, un héraut vint lui annoncer que l'Empereur lui conférait le titre de Roi accompagné des Neuf Prérogatives et qu'il convenait qu'il se portât au-devant de son émissaire. Kou Yong s'y opposa :

— Vous devez vous nommer Généralissime et prendre le titre d'Hégémon des Neuf Provinces en vous passant de cette nomination !

— Vous avez oublié, ce me semble, que même le préfet de P'ei, le futur Empereur des Han, accepta un fief de Hsiang Yu², car il savait se plier aux nécessités du moment. Je ne vois pas pourquoi je refuserais.

Et, à la tête du collège de ses Mandarins, il se porta au-devant du messenger impérial, lequel, fort de sa qualité d'Envoyé sacré du chef suprême de la nation, franchit le portail du palais sans descendre de

voiture. Ce geste d'arrogance eut le don de provoquer la colère de Tchang Tchao. Il s'écria d'une voix stridente :

— Les rites et les lois sont faits pour qu'on s'y soumette. Qui êtes-vous pour vous en croire exempté ? Croyez-vous qu'il ne nous reste plus une arme au Wou ?

Hsing Tchen ne se le fit pas dire deux fois. Il descendit prestement de son char et courut saluer le Prince. Et c'est dans la voiture de Souen K'iuian qu'il franchit les portes de la Cité. Soudain, un homme se mit au travers de leur route et poussa des lamentations.

— Hélas ! c'est parce que nous nous sommes montrés incapables de sacrifier notre vie pour notre Prince, que celui-ci, désespérant d'annexer le Wei et le Chou, se voit contraint d'accepter un titre nobiliaire des mains du Wei. Honte à nous !

Tous les regards se portèrent sur l'intrus, qui n'était autre que Hsiu Cheng. En entendant ces lamentations, Tchen ne put s'empêcher de soupirer :

— Ah ! si tous les ministres et les généraux du Wou sont de cette trempe, il ne restera pas longtemps sous la dépendance d'un autre !

Ainsi donc, Souen K'iuian accepta le titre conféré par Ts'ao P'i et, après que tous ses dignitaires l'eurent félicité, il rassembla perles et pierreries pour les offrir en remerciement à son suzerain. Mais bientôt un éclaireur rapportait que le maître du Chou menait une gigantesque armée contre son territoire, épaulé par plusieurs dizaines de milliers de guerriers des hordes des protectorats barbares sous le commandement du roi des Man, Chahmouck, qu'il y avait encore les deux généraux Han du Tong-si, Tou Lou et Lieou Ning, qui menaient chacun une colonne. Avec d'immenses clameurs guerrières à ébranler le Ciel et la Terre, tout cela fondait sur le territoire en une grande attaque coordonnée par voie terrestre et fluviale. Les forces navales avaient déjà débouché par le Défilé de la Sorcière tandis que les troupes terrestres avaient gagné Tseu-kouei.

Or comme Ts'ao P'i s'était bien gardé de fournir la moindre assistance à Souen K'iuian même après son sacre, ce dernier se tourna avec inquiétude vers son état-major et déclara :

— Les forces du Chou sont considérables, que dois-je faire ?

La foule de ses dignitaires resta silencieuse.

K'iuian soupira :

— Après Tcheou Leang, j'ai eu le bonheur de trouver un Lou Sou à qui Liu l'Obscur a succédé. Mais maintenant qu'il est mort, je n'ai plus personne à qui faire partager mes craintes.

Il n'avait pas achevé qu'un jeune officier sortit impétueusement de la foule des dignitaires assemblés, se prosterna front contre terre et s'exprima de la sorte :

— Bien que jeune encore, je suis tout à fait familiarisé avec les techniques militaires, c'est ce qui me permet d'oser vous demander le commandement d'une troupe de quelques dizaines de milliers d'hommes pour écraser l'ennemi !

K'iuân reconnu, lorsqu'il porta ses regards sur celui qui venait de prendre la parole, Souen Houan (de son nom social Chou-wou), l'aîné d'une famille de quatre fils ; il s'appelait en réalité Yu, mais, comme son père avait été adopté par Souen Ts'ö, il avait reçu le patronyme de la famille princière du Wou dont il était devenu un des membres. C'était un cavalier et un archer accompli qui avait pris part à toutes les expéditions militaires menées par le roi de Wou et s'y était illustré à maintes reprises, en sorte que ses hauts faits lui avaient valu le grade de commandant de la Garde à l'âge de vingt-cinq ans.

— Comment comptes-tu vaincre l'ennemi ? s'enquit Souen K'iuân.

— J'ai deux bons généraux, l'un s'appelle Li Yi, l'autre Hsie King, tous deux d'un courage prodigieux ; ils valent chacun dix mille hommes au bas mot. Donnez-moi quelques dizaines de milliers de combattants et je me fais fort de m'emparer de ce Lieou Peï !

— Je connais ta vaillance, mais tu es bien jeune pour exercer la responsabilité d'une campagne. Tu as besoin de l'assistance d'un conseiller.

Le Général au Prestige de Tigre, Tchou Jan, s'avança :

— J'aimerais me joindre à notre jeune général pour donner une leçon à l'envahisseur !

K'iuân y consentit. Il choisit parmi ses forces terrestres et navales cinquante mille hommes, qu'il plaça sous les ordres de son cousin Houan, nommé pour la circonstance Commandant en Chef de l'Armée de Gauche, tandis que Tchou Jan avait le titre de Commandant en Chef de l'Armée de Droite. Et le jour même ils se mettaient en route. Un éclaireur monté leur apprit que l'armée du Chou avait stationné ses troupes à Yi-tou où elle venait de parvenir. Alors Souen Houan planta son camp à la lisière de la circonscription en répartissant ses vingt-cinq mille hommes en trois lignes de défense, dans un dispositif en profondeur, afin de porter un coup d'arrêt à la progression ennemie.

Mais revenons maintenant du côté du Chou, dont le général Wou Pan, muni des sceaux de Général des Troupes d'Assaut, déboulait du Tch'ouan. Partout où il passait, les populations se soumettaient telles les herbes ployant sous l'action du vent. Et il parvint ainsi à Yi-tou sans coup férir. Sitôt que ses informateurs l'eurent prévenu d'une concentration ennemie commandée par Souen Houan à la lisière de Yi-tou, il dépêcha un courrier prévenir l'Empereur. Celui-ci se trouvait à ce moment-là cantonné à Tseu-kouei. La nouvelle eut le don de le mettre en fureur :

— Quoi ! c'est ce morveux qui a la prétention de s'opposer à moi !
Et Kouan Hsing renchérit :

— Puisque Souen K'iuân vous envoie ce blanc-bec, pas la peine d'envoyer un de vos généralissimes, je me propose de vous le ramener pieds et poings liés !

— Eh bien, cela tombe à pic, car je brûle de vous voir à l'œuvre !

Et il lui donna ordre d'aller au-devant de l'ennemi. Hsing prenait congé de son maître lorsque Tchang Pao s'avança :

— Maître, j'aimerais me joindre à mon aîné !

— Voilà qui est parfait ! Mais soyez prudents et pas d'actions inconsidérées.

Après avoir salué l'Empereur, ils rejoignirent l'avant-garde et mirent leurs hommes en marche en les disposant en ordre de bataille. À la nouvelle de l'avance ennemie, le général du Wou sonna le rassemblement des troupes de ses trois cantonnements et les deux troupes se firent face. Houan demanda à ses deux lieutenants Hsie King et Li Yi d'enfourcher leurs montures et de se tenir prêts, sous le portique des bannières. C'est alors qu'ils virent surgir du camp adverse deux généraux portant un heaume d'argent et un halecret du même métal précieux, chevauchant des destriers à robe de neige et brandissant des fanions blancs. Le général de tête serrait dans sa paume un plançon d'acier poli de quatre-vingts pieds, celui qui le suivait brandissait un sabre gigantesque. Et, vitupérant, Pao s'écria :

— Petit morveux de Souen Houan ! Ne sais-tu pas que ta dernière heure a sonné, fou qui oses encore t'opposer aux troupes de l'Empereur !

Et Houan, rendant insulte pour insulte :

— Ton père n'est plus qu'un démon sans tête ; et toi, tu vas bientôt le rejoindre, pauvre inconscient !

Ivre de colère, Tchang Pao abaissa son vouge et piqua des deux contre son adversaire. Mais déjà Hsie King, qui se tenait derrière Houan, éperonnait son coursier pour se porter à sa rencontre. À l'issue d'une trentaine de passes, King, déconfit, prenait la fuite, talonné par Pao, tout exalté par sa victoire. Voyant cela, Yi rendit les rênes et courut sus à Tchang, sa lourde hache d'acier trempée tournoyant au bout de son bras. Les deux champions se livrèrent bien vingt assauts sans qu'aucun d'eux n'emportât l'avantage. C'est alors que, dans les rangs du Wou, le général en second, T'an Hsiong, comprenant que jamais Li Yi ne viendrait à bout de la vaillance de Pao, décocha une flèche au preux ; le trait atteignit son cheval de plein fouet qui, fou de douleur, se cabrait et prenait la fuite ; mais, avant qu'il ait pu franchir le portique de bannières, il s'écroulait et projetait à terre son cavalier. Li Yi se ruait sur lui, la lourde hache levée, prêt à lui fendre le crâne, quand soudain un éclair jaune brilla et la tête de Li Yi roula sur le sol. C'était Kouan Hsing qui, inquiet de la folle course de la

monture de Tchang Pao, s'était porté en avant juste à temps pour étendre, dans un sauvage cri de guerre, Li Yi raide mort au bas de son cheval, lorsque celui-ci s'était rué sur le cavalier désarçonné, sauvant ainsi la vie de son compagnon. Profitant de l'avantage acquis, le Chou se rua à la curée, infligeant une sévère défaite à Souen Houan. Finalement, les deux armées firent retentir les gongs et rompirent le combat.

Le jour suivant, Houan revint à la charge. Tchang Pao et Kouan Hsing se portèrent hors de leurs positions d'un même élan. Kouan Hsing, fièrement campé sur son cheval devant le front de bandière, apostropha Houan, l'invitant à croiser le fer. Houan, répondant à l'invective, éperonna sa bête, les sabres dansant dans ses paumes ; les deux paladins se livrèrent bien trente assauts à la suite desquels Houan, à bout de forces, regagna ses lignes déconfit. Et les deux jeunes officiers du Chou en profitèrent pour traquer leur ennemi jusque dans leurs retranchements, et en firent un beau carnage. Tandis que Wou Pan lançait Tchang Nan et Fong Hsi au massacre, Tchang Pao, détaché des premières lignes, dans un furieux élan enfonçait les troupes du Wou, se heurtait à Hsie King, qu'il transperçait de son plantard. Les soldats du Wou s'égaillèrent dans toutes les directions. Après cette victoire totale, les généraux du Chou battirent le rappel des troupes, mais Kouan Hsing était porté manquant ! Fort alarmé, Tchang Pao s'écria :

— Je ne peux continuer à vivre s'il est arrivé malheur à Hsing !

Sans déport il se saisit de sa lance et sauta en selle. Il n'avait pas chevauché quelques lieues qu'il avisait son ami, le sabre brandi de la main gauche, tandis que, du bras droit, il empoignait un général qu'il avait capturé vif !

— Qui est cet homme ? demanda Pao.

— Ah, ah ! s'esclaffa Hsing, j'ai rencontré ton ennemi au milieu de l'armée en déroute et je te l'ai capturé vivant !

Pao l'examina : c'était bien T'an Hsiong, celui qui le jour précédent lui avait décoché une flèche en traître ! Pao, transporté d'aise, regagna le camp où il trancha la tête du prisonnier et répandit son sang sur le sol afin d'apaiser les mânes de son cheval. Puis il rédigea un rapport qu'il chargea une estafette de transmettre à Nouveau Maître afin de le mettre au courant de leurs succès.

Après la perte de Li Yi, Hsie King, T'an Hsiong et maints autres capitaines, Houan se trouvait avec ses forces amoindries bien incapable de faire face à un ennemi aussi puissant. Il dépêcha donc un messenger pour quémander des renforts au roi de Wou.

Pendant ce temps-là, Tchang Nan et Fong Hsi déclaraient à Wou Pan :

— Après la déconfiture que nous venons de leur infliger, ce serait le moment ou jamais de profiter de leur faiblesse pour mettre à sac leurs retranchements.

— Souen Houan a beau avoir perdu quantité d'hommes, les forces navales de Tchou Jan mouillent sur le fleuve et n'ont, elles, subi aucun revers. Si leurs troupes fluviales décident de débarquer alors que nous investissons les camps de Houan et nous coupent de nos arrières, nous serions en fâcheuse posture.

— C'est un danger auquel il est facile de parer. Il suffit de poster dans des vallées latérales Kouan et Tchang avec cinq mille hommes chacun. Ils prendront l'ennemi par surprise et nous permettront de remporter une victoire complète.

Fong Hsi et les autres officiers furent enchantés de ce plan, qu'ils s'empressèrent de mettre à exécution.

De fait, sitôt informé de la déconfiture de Houan, Tchou Jan se proposait de lui prêter assistance, quand un détachement d'éclaireurs envoyés à terre ramena un groupe de soldats qui demandaient à faire leur soumission au Wou. Interrogés par Tchou, ils racontèrent qu'ils appartenaient au régiment de Fong Hsi, mais que, comme celui-ci distribuait les punitions à tort et à travers, ils avaient décidé de passer à l'ennemi et de l'avertir d'un secret.

— Quel secret ? s'inquiéta Tchou.

— Ce soir même, lui répondit-on, Fong Hsi veut profiter du piètre état des troupes du Wou pour s'emparer de ses cantonnements. Un feu servira de signal.

Aussitôt, il envoya quelqu'un prévenir Souen Houan. Mais, à mi-parcours, l'estafette était éliminée par Kouan Hsing. Tchou Jan pendant ce temps se concertait avec son état-major. Il voulait prendre la tête d'un détachement pour épauler Souen Houan, mais son général Ts'ouei Yu l'en dissuada.

— Il faut se méfier de ces transfuges. Si tout cela cachait un piège, les deux corps d'armée se trouveraient dans une situation critique. Aussi le meilleur parti serait que vous continuiez à garder le camp naval tandis que j'assurerais le commandement d'un détachement terrestre.

Jan en convint. Ts'ouei prit la tête d'une troupe de dix mille hommes et débarqua pour venir au secours de Souen Houan.

Cette nuit-là, Fong Hsi, Tchang Nan et Wou Pan se scindèrent en trois colonnes qui fondirent sur le bivouac de Souen Houan. En voyant les flammes fuser de toutes parts, l'armée du Wou, affolée, se débanda, les soldats cherchant leur salut dans la fuite.

Au milieu de sa progression, Ts'ouei Yu aperçut soudain s'élever dans le lointain les lueurs d'un incendie. Il pressa ses troupes mais, au détour d'une colline, les roulements des tambours, surgis d'une vallée,

ébranlèrent le ciel. Il fut pris dans un étau entre Kouan Hsing qui le pressait sur sa gauche et Tchang Pao qui l'assaillait sur sa droite. Épouvanté, il chercha à battre en retraite, mais il se heurta à Tchang Pao à qui il ne fallut qu'une passe d'armes pour le saisir à bras-le-corps et le capturer vivant. Tchou Jan, qui avait compris le danger, ramena ses nefs de quelque soixante lieues en aval. Quant à Souen Houan, après avoir rameuté les débris de son armée, il demanda à ses officiers :

— Où y aurait-il une place défendue par de fortes murailles et bien approvisionnée en grain ?

— Il faudrait s'avancer jusqu'à Yi-ling. Là, on pourrait y cantonner nos troupes.

Souen Houan s'engagea donc sur la route qui y menait. À peine s'était-il mis à l'abri de ses murs que les cohortes de Wou Pan l'encerclaient, tandis que Tchang Pao et Kouan Hsing se repliaient avec leur captif à Tseu-kouei, où Nouveau Maître, tout jubiland, le fit exécuter, puis procéda à la distribution des récompenses. Après ces victoires, le prestige du Chou fit trembler le Kiang-nan, alors que tous ses généraux sentaient leur rate se nouer d'effroi.

Souen Houan, quant à lui, dépêcha une estafette demander des renforts au roi de Wou, lequel, anéanti par la nouvelle de ce désastre, convoqua d'urgence le ban et l'arrière-ban de ses officiers civils et militaires pour faire le point de la situation :

— Houan est en difficulté à Yi-ling. Tchou Jan a essuyé un revers sur les rives du Fleuve, tandis que l'armée du Chou est au sommet de sa puissance. Que faire ?

— Bien qu'un grand nombre de nos officiers aient été mis hors de combat, minimisa Tchang Tchao, il nous en reste encore plusieurs dizaines ! Pourquoi donc tant d'alarmes ! Nommons donc Han Tang Général en Chef, Tcheou Tai l'assistera, Pan Tchang aura la charge de l'avant-garde, Ling T'ong veillera sur l'arrière-garde et Quiet se tiendra prêt avec les troupes de réserve, ce qui fait un total de cent mille hommes pour les contenir.

Souen K'uan adopta ce plan. Il mit ses généraux immédiatement en campagne. Quiet, qui n'était pas encore remis d'une colique, se lança dans l'aventure.

Mais voyons maintenant ce qui se passait du côté de Lieou Pei. Parti de Kien-p'ing, dans la province des Passes de la Sorcière, il arriva à la frontière de la préfecture de Yi-ling où, sur une distance de soixante-dix lieues, il répartit ses hommes en quelque quarante camps, se succédant les uns les autres. En apprenant les prouesses de ses neveux, il laissa échapper :

— Ah ! je commençais à avoir peur avec ces généraux de la première heure, tous plus ou moins hors de la course, mais avec ces deux fringants jeunes gens, je puis être rassuré !

Il n'avait pas achevé qu'on lui transmettait un message urgent, annonçant que Han Tang et Tcheou T'ai venaient à leur rencontre avec un fort effectif. Il s'apprêtait à désigner un de ses généraux pour les combattre, lorsqu'un des officiers de sa suite annonça :

— Le vieux Fidèle vient de quitter le camp pour se réfugier auprès du Wou de l'Est avec cinq ou six partisans !

— Ah ! partit d'un grand rire l'Empereur, comment mon cher Fidèle serait-il un traître ! C'est parce que j'ai laissé échapper étourdiment que mes vieux capitaines étaient hors d'usage. Il est parti sus à l'ennemi avec toute sa fougue parce qu'il n'accepte pas que je le traite de vieux ! — et, s'adressant à Kouan Hsing et à Tchang Pao : — J'ai bien peur qu'il n'arrive un malheur si Fidèle se jette tête baissée contre l'ennemi. Allez vite, courez le seconder quelle que soit votre fatigue. Au premier succès, même minime, rentrez et ramenez-le-moi. Ainsi nous éviterons quelque tragédie.

Les deux officiers, après avoir pris congé de leur maître, allèrent prêter main-forte au vétéran à la tête de leur compagnie.

C'était vraiment le cas de dire :

Toujours prêts à servir leur Prince sont les vieux briscards,
Mais à venger leur pays s'emploient aussi les jeunes lascars !

Si vous êtes curieux de savoir, lecteurs, si finalement, cette fois encore, Fidèle connaîtra le succès, lisez donc le chapitre suivant !

CHAPITRE LXXXIII

*Nouveau Maître, en combattant à Hsiao-t'ing,
capture son ennemi.
Le Lettré chargé de la garde du Fleuve
est nommé Général en Chef.*

Nous disions donc que, dans le premier mois de la seconde année de l'ère tchang-wou, au printemps, le Général au Prestige de Tigre, Houang le Fidèle, qui participait à la campagne de Lieou Pei contre le Wou, en entendant son maître se lamenter sur l'inutilité de ses vieux capitaines, saisit son palache, enfourcha son cheval et, avec quelque cinq ou six compagnons, se rendit au camp de Yi-ling, où il fut accueilli par Wou Pan et Tchang Nan.

— Qu'est-ce qui nous vaut le plaisir de votre visite, vieux briscard ?

— Depuis qu'à Tch'ang-cha je fis allégeance à notre Empereur, j'ai fatigué mon bras pour lui dans les travaux guerriers. Et aujourd'hui, à l'âge de soixante-dix ans, j'engloutis encore mes dix livres de viande, mon bras bande sans difficulté les arcs les plus puissants, je maîtrise les coursiers les plus fougueux, non vraiment, je ne sens pas les atteintes de l'âge. Mais hier l'Empereur s'est laissé aller à dire que nous, ses vieux serviteurs, nous n'étions plus bons à rien. C'est pourquoi je suis venu ici pour me mesurer au Wou et montrer en pourfendant le crâne d'un ou de deux généraux ennemis si je suis à mettre au rancart !

Alors qu'il exhalait ainsi sa rancœur, une estafette vint annoncer que l'avant-garde adverse fondait sur eux et que ses éléments avancés étaient presque déjà aux portes du camp. Fidèle se dressa d'un bond, surgit de la tente, sauta en selle et, sans se soucier des conseils de prudence de Fong Hsi, s'élança au triple galop. Wou Pan n'eut plus qu'à envoyer Fong Hsi mener un détachement pour l'épauler. Fidèle caracolait en première ligne, tirant sur les rênes, l'épée en oblique, bien résolu à défier le général des troupes de choc, Pan Tchang. Sur un signe de ce dernier, son lieutenant, Che Ki, se porta en avant. Rassuré par le grand âge de Fidèle, il sortit hors des lignes, la lance

pointée. Mais il ne fallut pas plus de trois passes d'armes au général chenu pour lui faire vider les arçons, frappé à mort. Alors une grande rage saisit Pan, il brandit la bonne lame Dragon Vert, prise à Long-Nuage, et se rua sur le vieillard. Leurs chevaux s'entrechoquèrent. Les deux hommes se livrèrent de furieux assauts, mais le sort du combat restait indécis, Pan Tchang paumoyait avec acharnement, mais il comprit bientôt qu'il ne prendrait jamais l'avantage sur Fidèle de cette façon, aussi préféra-t-il exécuter une volte et s'enfuir. Fidèle, galvanisé par sa victoire, se lança à ses trousses, massacrant et tuant tout sur son passage. Alors qu'après avoir remporté une victoire totale il regagnait son camp, il se heurta à Kouan Hsing et à Tchang Pao qui lui déclarèrent :

— Nous sommes venus vous prêter assistance, sur ordre de l'Empereur, puisque vous avez déjà remporté ce beau succès, rentrons ensemble au camp impérial.

Mais l'entêté ne voulut rien entendre.

Le jour suivant, Pan Tchang vint défier Fidèle, lequel se précipita sur son cheval et, refusant l'assistance que Hsing, Pao et Wou Pan lui proposaient, se porta au-devant de celui qui le défiait avec une cohorte de cinq mille hommes. Les deux généraux avaient à peine échangé quelques passes que Tchang rompait et prenait le large, talonné par Fidèle qui lui criait d'une voix stridente :

— Halte-là ! forban, que je venge Long-Nuage !

Ils parcoururent ainsi trente lieues. Tout à coup, des clameurs retentirent de toutes parts ; des soldats embusqués surgirent tous ensemble. À droite c'était Tcheou T'ai, à gauche Wei Tang ; devant, Pan Tchang s'était retourné pour faire face, tandis que par-derrière Ling T'ang coupait la retraite du poursuivant. Et les quatre officiers enserrèrent Fidèle dans un filet d'airain. Un violent tourbillon se leva. Ma Tchang dévalait des flancs d'une colline, ajustait Fidèle qui cherchait désespérément à briser l'encerclement, et lui décochait une flèche qui l'atteignit à l'aisselle. Le preux s'affala sur son cheval. Alors que tous les soldats du Wou se ruaient sur le brave sérieusement touché, un cri formidable retentit. Des deux côtés, des renforts du Chou déboulèrent, tuant et massacrant. Sous le choc, les colonnes du Wou se disloquèrent, permettant aux assaillants de secourir le blessé et d'opérer sa retraite. Les deux officiers ainsi miraculeusement survenus n'étaient autres que Kouan Hsing et Tchang Pao ! Les deux jeunes gens assurèrent son transport jusqu'au camp. Fidèle avait le sang appauvri par l'âge et la blessure était vilaine ; il fut bientôt à la dernière extrémité. L'Empereur tint à se déplacer pour l'aller voir et, caressant son dos, se lamenta :

— Ah ! c'est ma faute si vous avez été blessé !

— Je n'ai jamais été qu'un humble soldat, et j'ai eu le bonheur de vous rencontrer ! J'ai maintenant soixante-quinze ans, c'est bien assez vieux pour mourir. Je désire que vous preniez soin de votre précieuse personne, afin de conquérir la Plaine centrale.

Et ayant dit cela, il sombra dans l'inconscience. Il s'éteignit cette nuit même dans le campement impérial. La Postérité a d'ailleurs composé un poème en guise d'épithaphe :

Le vieux général Houang le Fidèle
Eut dans la conquête une part essentielle.
Il portait une forte cuirasse à plaques de métal,
Et bandait deux arcs à cœur d'acier coup sur coup.
Son courage effarouchait le Ho-pei
Et son prestige fit ployer le Chou.
Sa chevelure était de neige à la veille du trépas,
Où il voulut encore montrer la vigueur de son bras.

Lorsqu'il constata que le vieux général venait d'exhaler son dernier souffle, l'Empereur fut saisi d'un chagrin infini. Il demanda qu'on préparât le cercueil et qu'on l'enterrât à Tch'eng-tou. Il soupira :

— Ah ! trois de mes grands généraux ont péri coup sur coup et je n'ai pas encore tiré vengeance.

Il fit avancer ses troupes jusqu'à Hsiao-t'ing et convoqua son état-major en assemblée plénière. Il divisa ses armées en huit sections qui devaient mener une attaque concertée par eau et par terre. Houang K'iuang fut chargé des opérations navales, cependant que l'Empereur mènerait personnellement le gros des effectifs et engagerait les combats terrestres. On se trouvait alors dans la seconde décade du second mois de la seconde année de l'ère tchang-wou.

Han Tang et Tcheou T'ai, informés des mouvements amorcés par l'Empereur, se portèrent au-devant de l'ennemi avec leurs compagnies et les deux armées se déployèrent en front de bandière. Han Tang et Tcheou T'ai sortirent des lignes tandis que le portique de bannières du Chou s'ouvrait pour livrer passage à Lieou Pei. Protégé par une ombrelle de gaze safranée de fils d'or, il était encadré sur sa gauche et sur sa droite par une forêt de haches jaunes à aigrettes blanches et gardé sur ses devants et ses arrières par des enseignes brodées d'or ou d'argent. Tang l'apostropha :

— Puisque vous voilà maintenant le Souverain du Chou, quelle mouche vous pique de vous exposer ainsi témérairement à nos coups ? Quand le malheur fondra sur vous, il sera bien tard pour vous en repentir !

L'Empereur lui répondit par un chapelet d'invectives en le pointant d'un doigt accusateur :

— Chiens du Wou ! Vous avez osé toucher à ceux qui étaient comme mes bras et mes jambes !

Pour toute réponse, Tang se tourna vers ses lieutenants et cria :

— Qui se dévoue pour porter le premier assaut ?

Un général du nom de Hsia Hsiun abaissait sa lance et rendait les rênes. Tchang Pao surgissait de derrière les épaules de Lieou Pei et, poussant un long cri de guerre, sa gigantesque guisarme brandie, piquait des deux contre son adversaire à qui cet hurlement glaça le sang. Au moment où il s'apprêtait à fuir, épouvanté, le cadet de Tcheou T'ai, Tcheou P'ing, qui avait remarqué que Hsiun n'était pas de taille à s'opposer au preux, fouetta sa monture et s'interposa ; ce qu'avisant, Kouan Hsing fit cabrer son cheval et chargea sabre au clair. Entre-temps, Pao poussait un cri féroce, embrochait Hsia Hsiun et lui faisait vider les arçons. Avant que Tcheou P'ing, paralysé par la peur, n'ait eu le temps de faire un geste, Kouan, d'un seul coup de son palache, le coupait en deux par le fois du corps. Et les deux jeunes compères se dirigèrent sur Tang et T'ai, qui regagnèrent leur rang sans demander leur reste ! Cette scène arracha cette exclamation à l'Empereur :

— Bons chiens chassent de race !

Et, d'un mouvement de son fouet, il lança ses troupes à l'assaut. Elles se ruèrent sur l'ennemi qu'elles taillèrent en pièces, lui infligeant une terrible défaite. Les huit régiments, tel un fleuve déchaîné, laissèrent un monceau de cadavres sur le sol, qu'ils abreuvèrent d'un flot de sang.

Mais tournons-nous maintenant vers Kan le Serein qui était resté sur les jonques à soigner son indisposition. Entendant arriver dans un mugissement les régiments du Chou, il bondit en selle tel un feu follet, pour se heurter à un régiment barbare, dont les guerriers, nus pieds, portaient les cheveux épars. Ils étaient armés d'arcs et d'arbalètes, ou de longues piques ; ils se protégeaient par des boucliers et brandissaient des haches et des épées. À leur tête se trouvait le chef des protectorats Man, le grand roi Chahmouck. Il avait un visage rouge sang et des yeux verts exorbités. Il maniait un casse-tête à clous de fer et portait accroché à la ceinture un arc puissant. Son apparence était vraiment à faire trembler ! Serein se garda bien de se mesurer à un si redoutable adversaire. Il préféra tourner bride et prendre la fuite, mais une flèche décochée par le colosse lui transperçait la boîte crânienne et, le trait fiché dans la tête, il galopait jusqu'à l'Étang des Richesses, s'asseyait sous un arbre et rendait l'âme. Les corbeaux qui nichaient sur l'arbre entourèrent son cadavre d'une nuée compacte.

Lorsqu'il apprit la nouvelle, le roi de Wou fut pris d'une infinie tristesse. Il organisa des funérailles somptueuses au général et lui éleva

un temple où des sacrifices lui furent offerts. La Postérité s'apitoie en ces termes sur sa fin :

Ô le Héros du Wou, Kan Ning, le Serein
Qui sur une nef aux voiles de brocards naviguait
Et voulait à son Prince offrir sa vie
Lui qui avait à cœur de venger ses amis,
Lui qui lançait ses chevaux rapides au pillage des camps,
Lui qui buvait dans une énorme amphore tout en combattant,
Provoqua le prodige des corbeaux,
Et eut des sacrifices l'éternel flambeau.

Mais intéressons-nous maintenant aux faits et gestes de l'Empereur du Chou, dont les troupes avaient exploité leur victoire en se livrant à une véritable tuerie et s'étaient avancées jusqu'à Hsiao-t'ing. Là, rassemblant ses régiments après que les hommes du Wou se furent égaillés dans toutes les directions, il constata l'absence de Kouan Hsing. Il demanda à son camarade de partir immédiatement à sa recherche. En fait, Kouan Hsing, frappant d'estoc et de taille, s'était soudain trouvé nez à nez avec son ennemi juré, Pan Tchang. Alors, éperonnant sa monture, il avait fondu sur lui. L'autre, pris d'une terreur panique, avait cherché refuge dans la montagne où il échappa aux recherches de son poursuivant. Mais Hsing, qui se doutait que son adversaire devait bien s'y tapir, avait continué à battre les buissons, fouillant les taillis. Lorsque la nuit le surprit, il constata qu'il s'était égaré. Il chercha à retrouver son chemin à la clarté de la lune et des étoiles et échoua, à la seconde veille, dans une ferme qui se nichait au cœur de la montagne. Il mit pied à terre et frappa à la porte. Un vieux sortit pour demander qui c'était.

— C'est juste un soldat qui a perdu sa route et est arrivé jusqu'ici. Il vous demande un peu de nourriture.

Le vieux le fit entrer. La lueur des torches qui brillaient dans la grande salle éclairait le portrait de Kouan. Alors Hsing ne put s'empêcher de se prosterner devant en pleurant. Le vieux s'étonna :

— Pourquoi ces pleurs et ces prosternations ?

— C'est le portrait de mon père.

Et, à ces mots, son hôte tomba lui aussi à genoux.

— Pourquoi lui adressez-vous donc des sacrifices ? s'enquit le jeune homme.

— Vous êtes dans un temple. On le vénérât déjà de son vivant ; à plus forte raison maintenant qu'il est mort et qu'il est devenu une divinité. J'aspire de tout mon cœur à ce que l'armée du Chou le venge le plus vite possible. Ah ! c'est vraiment un grand bonheur pour moi et pour tout le voisinage que vous soyez ici.

Il restaura son hôte, enleva la selle de son cheval et le conduisit à sa mangeoire. À la troisième veille, on frappa à la porte extérieure. Le vieux alla voir : c'était le général du Wou, Pan Tchang, qui demandait refuge pour la nuit. Alors qu'il pénétrait dans la salle, Kouan Hsing l'aperçut. Il saisit son épée et l'apostropha :

— Eh bien, forban ! cette fois-ci tu ne m'échapperas pas !

L'autre s'enfuit à toutes jambes sans demander son reste. Soudain, quelqu'un venu de l'extérieur fit irruption, l'épée au poing. Il avait des yeux rouges de phénix, des sourcils comme des vers à soie assoupis et une belle barbe à trois pointes encadrait un visage à l'ovale de double jujube ; un sayon de soie verte recouvrait un halecret à nielles d'or. Devant cette apparition surnaturelle, Tchang poussa un cri strident d'effroi, ses esprits vitaux se dissipèrent. Il voulut rebrousser chemin, mais déjà Kouan Hsing laissait retomber sa lourde lame sur sa nuque et lui décollait la tête du tronc. Il lui arracha le cœur et répandit son sang sur le sol, qu'il offrit ainsi en offrande au portrait de son père. Il s'empara de Dragon Vert, la bonne épée, retroussée en croissant, puis attacha la tête du meurtrier à la bride de sa monture qu'il enfourcha après avoir pris congé du vieux et regagna son campement. Quant à l'homme, il brûla le cadavre de Tchang.

Au bout de quelques lieues, Kouan Hsing entendit des voix d'hommes et des hennissements de chevaux. Une troupe se dirigeait vers lui, dont le général n'était autre que Ma Tchong, le lieutenant de Pan Tchang. Sitôt qu'il vit que Hsing avait tué son général dont la tête pendait à l'encolure de sa monture et qu'il étreignait Dragon Vert, une colère immense le saisit. Il rendit les rênes et se rua sur le preux, lequel, se trouvant devant un autre responsable de la mort de son père, fut saisi d'une bouffée de rage qui s'éleva jusqu'aux étoiles du Bouvier et du Boisseau. Brandissant la bonne épée paternelle, il fondit sur Ma Tchong, bien résolu à lui ravir sa vie. Mais les trois cents hommes de Ma Tchong se précipitèrent au secours de leur officier et enserrèrent son ennemi au cœur de la mêlée. Hsing, dont les forces faiblissaient, se trouvait dans une situation critique, quand une cohorte surgit du nord-ouest : c'était Tchang Pao ! À l'arrivée de ces renforts, Ma Tchong se hâta de décrocher. Les deux jeunes gens se lancèrent à ses trousses. Ils le pourchassèrent sur quelques lieues, jusqu'à ce que Mi Fang et Fou Cheu-jen, partis au-devant de Ma Tchong, prêtassent main-forte aux fuyards et se jetassent dans la bataille. Ce fut au tour de Tchang Pao et de Kouan Hsing, dont les effectifs étaient très inférieurs à ceux de leurs ennemis, de chercher le salut dans la fuite. Ils galopèrent jusqu'à Hsiao-t'ing et se présentèrent devant l'Empereur pour déposer à ses pieds la tête du meurtrier et lui narrer leur aventure. L'Empereur soupira d'admiration, distribua des gratifications et régala ses troupes.

Pendant ce temps-là, Ma Tchong, retourné auprès de Han Tang et de Tcheou T'ai, rameutait les débris de ses armées dont les hommes furent réintégrés dans leurs corps primitifs. Le nombre des morts et des blessés était considérable. Les trois généraux allèrent planter leur camp sur des îles au milieu du Fleuve. Cette nuit-là fut troublée par des sanglots ininterrompus venus des rangs des hommes de la troupe et qui se prolongèrent jusqu'à la troisième veille. Mi Fang sortit de sa tente pour voir de quoi il retournait. Il put suspendre la conversation d'un groupe de soldats :

— Nous, les soldats du King-tcheou, avons été bernés par ce Liu l'Obscur de malheur. C'est lui qui est le véritable responsable de la mort de notre maître Long-Nuage. En outre, la chute du Wou est imminente, maintenant que l'Oncle Impérial Lieou a pris la tête d'une gigantesque armée pour le châtier ! Maudits soient ce Mi Fang et ce Fou Cheu-jen ! Pourquoi ne pas les mettre à mort et nous sauver dans le camp du Chou, auprès duquel nous pourrions nous prévaloir de cet exploit !

— Pas de précipitation, ajouta un autre. Il faut attendre le moment propice.

Mi Fang en fut bouleversé. Il courut se concerter avec Fou Cheu-jen :

— Les soldats nourrissent des projets de rébellion et nos jours sont menacés. En fait, celui sur qui se concentre la haine de Lieou Pei, c'est Ma Tchong. Pourquoi ne pas le tuer et déposer sa tête aux pieds du maître du Chou en lui disant : C'est contre notre gré que nous avons servi le Wou ; mais sitôt connue votre arrivée, nous sommes accourus vous demander pardon pour nos crimes.

— Impossible ! c'est aller au-devant du malheur !

— Vertu Cachée a une âme bonne et généreuse. N'oublie pas que A-teou est notre neveu et qu'il ne pourra se résoudre à nous mettre à mort en raison de nos liens de parenté.

C'est ainsi que les deux hommes arrêtèrent leur plan. Ils harnachèrent les chevaux pour les tenir prêts et, à la troisième veille, ils se glissèrent dans la tente de Ma Tchong, lui enfoncèrent leur épée en travers du corps et lui tranchèrent la tête ; puis, avec une escorte de quelques dizaines de cavaliers, ils coururent se réfugier dans le camp de Hsiao-t'ing. Les sentinelles les conduisirent devant Tchang Nan et Fong Hsi, auxquels ils confièrent l'objet de leur visite.

Le lendemain, ils furent introduits dans le camp impérial, où ils remirent à Lieou Pei la tête de son ennemi, tout en répandant des torrents de larmes et en protestant de leur fidélité :

— Nous n'avions pas l'intention de vous trahir, mais nous sommes tombés dans un piège tendu par Liu l'Obscur, qui nous a menti en nous affirmant que Long-Nuage était mort. Nous avons donc ouvert les portes de la ville. Nous n'avions pas d'autre choix. Mais sitôt que

nous avons appris que vous fondiez sur le Wou, menant en personne une immense armée, nous avons tué ce brigand afin de laver l'outrage qu'il vous a infligé et nous nous prosternons maintenant humblement à vos pieds en criant grâce pour nos fautes !

— Cela fait pas mal de temps que j'ai quitté Tch'eng-tou ! s'écria l'Empereur tout frémissant de colère. Vous avez attendu bien longtemps ce me semble pour venir quêter votre pardon ! Ne serait-ce pas plutôt que, vous trouvant aujourd'hui en fâcheuse posture, vous êtes venus m'amadouer par des discours trompeurs dans l'espoir de sauver votre peau ! Ah ! si je vous épargnais, de quel front pourrais-je voir mon frère Kouan lorsque je le rejoindrai aux Sources Jaunes ?

Et aussitôt il demanda à Hsing de dresser dans le camp un autel funéraire à son père ; il y déposa la tête de Ma Tchong et accomplit un sacrifice. Puis il fit s'agenouiller les deux hommes devant la tablette de Kouan, après que Hsing les eut dépouillés de leurs tuniques et leur eut tranché la tête de ses propres mains afin d'apaiser les mânes du général défunt. C'est alors que Tchong Pao fit irruption dans la tente où se déroulait cette cérémonie en poussant des sanglots déchirants :

— Tous les assassins de mon oncle ont été châtiés mais, hélas ! quand le meurtre de mon père sera-t-il vengé ?

— Mon neveu, n'aie crainte, le rassura l'Empereur, je suis prêt à raser le Kiang-nan et à exterminer tous ces chiens du Wou pour attraper ces deux scélérats et te les remettre afin que tu puisses les réduire en chair à pâtée et les présenter en offrande aux mânes de ton père !

Le jeune homme, tout en versant un flot de larmes, se prosterna devant son prince et le remercia vivement avant de se retirer.

Le prestige de l'Empereur du Chou fut à son zénith ; l'Empire tremblait à son nom seul et les habitants du Wou sentaient leur rate se liquéfier ; ils versaient jour et nuit des torrents de larmes tout en se tordant les mains. Quant à Han Tang et Tcheou T'ai, ils tremblaient d'épouvante. Ils allèrent prévenir le roi de Wou, lui contant par le menu comment Mi Fang et Cheu-jen avaient tué Ma Tchong dans l'espoir que le prince de Chou accepterait leur soumission et comment finalement ils avaient été exécutés. Le cœur serré d'angoisse, Souen K'uan rassembla en grande hâte le ban et l'arrière-ban de ses conseillers.

Pou Tche fut le premier à prendre la parole :

— Après tout, presque tous ceux que l'empereur du Chou poursuivait de sa haine sont morts : Liu Mong, Pan Tchong, Ma Tchong, Mi Fang, Fou Cheu-jen, en sorte que le Wou n'abrite plus comme ennemis du roi que Fan Kiang et Tchong Ta ; pourquoi ne pas les lui retourner avec la tête de Tchong le Général Volant tout en lui proposant de lui rendre le King-tcheou et de lui renvoyer sa femme ; nous lui écrirons une missive lui proposant la paix et le rétablissement de

nos anciennes relations, afin d'unir nos forces contre le Wei. C'est là la seule façon d'obtenir le départ des troupes du Tch'ouan.

K'iuau en tomba d'accord. On plaça la tête du Général Volant dans un coffret de bois odorant ; après avoir enfermé dans un fourgon cellulaire les deux transfuges Tchang Ta et Fan Kiang dûment ligotés, on les expédia au camp de Hsiao-t'ing sous la garde de Tch'eng P'ing, muni d'une missive demandant l'ouverture de négociations.

C'est au moment où Nouveau Maître s'apprêtait à remettre ses troupes en campagne qu'un héraut annonça qu'un ambassadeur du Wou sollicitait un entretien. Il portait avec lui la tête d'Ailes-de-la-Vertu dans un coffret et les deux traîtres Fan et Tchang suivaient en fourgon cellulaire. À cette nouvelle, l'Empereur joignit les mains à hauteur du front en signe de victoire et s'écria :

— Ah ! c'est là un présent du Ciel qui montre bien l'efficacité des mânes de mon frère cadet !

Il pria Tchang Pao d'installer la tablette funéraire de son père. En constatant que la tête qui reposait dans le coffret n'avait subi aucune altération, Lieou Pei sentit les sanglots lui remonter dans la gorge ; sur quoi Tchang Pao se mit à dépecer ses deux ennemis au moyen d'un couteau extrêmement affûté, lanière par lanière, lentement et froidement, afin d'apaiser le spectre courroucé de son père. Le sacrifice accompli, la colère de Nouveau Maître ne s'était pas encore dissipée. Il persistait plus que jamais dans son projet d'anéantir le Wou. Voyant cela, Ma Leang chercha à le modérer :

— Votre ressentiment doit prendre fin, maintenant vous avez tiré vengeance de tous vos ennemis. Le Grand Officier du Wou, Tch'eng P'ing, se présente devant vous pour vous offrir de vous restituer le King-tcheou et de vous renvoyer votre femme, cela dans le but de conclure une alliance indéfectible entre nos deux royaumes et d'unir nos forces contre l'usurpateur. Il est là à attendre vos sages directives.

— Celui qui me fait grincer les dents de ressentiment, c'est Souen K'iuau ! souffla l'Empereur, le visage tout empourpré de rage, et je bafouerais mon serment si je devais conclure une alliance avec l'ennemi de mes frères jurés. Non, je détruirai le Wei après avoir massacré le Wou !

Déjà il s'apprêtait à faire décapiter l'émissaire du Wou, afin de couper court à toute nouvelle tentative de pourparlers. Mais les injonctions et les exhortations de la grande majorité de ses officiers réussirent à le fléchir, et Tch'eng P'ing n'eut plus qu'à s'en retourner chez son maître la queue basse et à lui faire part de l'échec de sa mission.

— Le Souverain du Chou repousse nos ouvertures de paix et il s'est promis d'anéantir le Wou avant de détruire le Wei à son tour ; en dépit des protestations unanimes de son Conseil, il ne veut pas entendre raison. Qu'allons-nous devenir ?

Tels étaient le désarroi et la frayeur de Souen K'iuian qu'il n'arrivait pas à tenir en place. C'est alors que Kan Tsö, fendant la haie des fonctionnaires, apostropha son maître :

— Dire que vous avez un pilier capable de soutenir le Ciel et vous ne vous en êtes même pas avisé !

— À qui faites-vous allusion ? demanda vivement le Prince.

— Comme vous le savez, les grandes affaires reposaient dans le passé sur les épaules de Tcheou Leang, puis Tcheou Leang fut remplacé par Lou Tse-king, auquel succéda Liu l'Obscur ; si ces deux derniers conseillers nous ont quittés à leur tour, il nous reste encore Lou Pai-yen, Délégué, qui réside au King-tcheou. Bien qu'il passe pour être essentiellement homme d'études, c'est en réalité un audacieux stratège, qui ne le cède en rien à un Tcheou Leang. Le piège qui nous a permis de venir à bout du seigneur Kouan était son œuvre. Je suis convaincu que, pour peu que vous le mettiez à la tête des affaires, la perte du Chou serait consommée. Je suis prêt à porter avec lui la responsabilité d'un échec !

— Ah ! s'exclama Souen K'iuian, quel aveuglement funeste, qui risquait de ruiner toutes mes entreprises !

— Mais Délégué, protesta Tchang Tchao, n'est qu'un pauvre petit Lettré ; il n'est pas de taille à lutter avec un Lieou Pei ! Non, vraiment, il ne nous sera d'aucune utilité !

— C'est un jeune blanc-bec qui n'a pas l'autorité nécessaire pour s'imposer à des généraux chevronnés. Si les officiers refusent d'obéir, il risque de se produire une révolte dans l'armée et ce serait à ce moment-là la ruine de tous nos efforts !

— Délégué, renchérit Pou Tche, a tout juste l'étoffe suffisante pour administrer une Commanderie, mais il ne sera jamais à la hauteur d'une mission de cette importance !

— C'est simple, si vous refusez d'employer les services de Délégué, gronda Kan Tsö en haussant le ton, je ne donne pas cher du Wou, et je suis prêt à me porter garant avec toute ma famille !

— Voilà longtemps que j'ai su apprécier les hautes capacités de Délégué, trancha le monarque, mon siège est fait ; plus un mot contre lui !

Une convocation fut donc adressée au brillant Lettré, dont il faut savoir qu'il s'appelait Lou Yi et qu'il avait changé de sa propre autorité son prénom ; il avait pour nom social Pai-yen et était originaire de la Commanderie de Wou. C'était le petit-fils de Lou Yu, le commandant des portes — charge conférée par la dynastie des Han —, et le fils du commandant du Kieou-kiang, Lou Kiun. Il avait une taille de huit pieds et un visage comme un beau jade. On lui avait conféré le titre

de Général Pacificateur de l'Ouest. Aussitôt qu'il eut reçu la convocation royale, il se présenta à la cour. Les salutations achevées, Souen K'iuian lui déclara sans ambages :

— L'armée du Chou est à nos portes ; c'est pourquoi je vous demande de prendre le commandement en chef de toutes nos armées, cavalerie comme infanterie, afin d'anéantir les troupes de Lieou Pei.

— Tous les officiers du Fleuve Bleu sont des vétérans qui ont fait campagne avec sa majesté, comment voulez-vous que j'impose mon autorité sur eux, alors que je suis tout jeune et n'ai fait encore preuve d'aucune capacité particulière ? se récusait le jeune homme.

— Kan Tsö se porte garant de vous avec toute sa famille ; vos talents me sont connus depuis longtemps. Non, ne vous dérobez pas au poste que je vous offre.

— Mais si les officiers refusent d'obéir ?

Alors K'iuian détacha l'épée qu'il portait à la ceinture et la lui tendit :

— Si jamais un des hommes refusait de vous obéir, qui qu'il fût, je vous autorise à le décapiter sans vous en référer à moi !

— Ah, comment pourrais-je me dérober quand avec une si glorieuse charge une si insigne faveur m'est accordée ! Je vous demanderai, cependant, de m'accorder encore la grâce de réunir demain votre Conseil pour procéder en sa présence à la passation des sceaux.

— C'était la coutume, intervint Kan Tsö, lorsqu'on choisissait le chef suprême des armées, d'établir une esplanade sur laquelle on rassemblerait l'ensemble du corps des officiers et on accomplissait alors la cérémonie de la remise de la Hache Dorée à Pennon Blanc ainsi que des sceaux et insignes de commandement. Par cette confirmation éclatante de son prestige, le Souverain pouvait être sûr que les ordres de son général en chef seraient exécutés. C'est sur ces exemples que nous devons nous calquer. Choisissez un jour propice pour la construction de l'aire, et désignez Pai-yen comme Commandant en Chef des Armées en lui remettant les insignes de sa nouvelle dignité afin de vous assurer de la soumission de tous ses subordonnés.

Souen K'iuian trouva la suggestion pleine de sens. Il ordonna que la nuit même on apprêtât une esplanade et convoquât en assemblée plénière le corps de ses Mandarins. Puis il pria Délégué de graver les degrés et le sacra Commandant Suprême des Forces Armées, avec le titre de Général de la Police Militaire de l'Armée de la Pacification de l'Ouest, et lui conféra le titre nobiliaire de Duc de Lou. Enfin il lui remit l'Épée Précieuse, les cordons et les sceaux, et le chargea du commandement de la cavalerie et de l'infanterie de l'armée de terre des quatre-vingt-une préfectures qui composaient les six commanderies du Wou ainsi que de la responsabilité des troupes du King-tcheou et du Tch'ou. Et il termina par la formule consacrée : « Tout ce qui est à

l'intérieur des portes de la Capitale est de mon ressort, tout ce qui est à l'extérieur des portes est du vôtre ! »

Déférent, après avoir ainsi reçu le mandat du commandement suprême, descendit de l'estrade, nomma Hsiu Cheng et Ting Fong Chefs de la Garde et, le jour même, se mit en campagne. Il disposa les fantassins et les cavaliers en colonnes et procéda à un mouvement coordonné des forces navales et terrestres. La lettre officielle de nomination n'en avait pas moins provoqué la stupeur dans l'état-major du camp de Hsiao-t'ing :

— Comment ! s'indignèrent Han Tang et Tcheou T'ai, le roi nous envoie ce blanc-bec, qui n'est même pas un militaire, pour assurer le commandement suprême !

Et lorsque Déférent gagna le bivouac, les officiers étaient loin de vouloir obéir à ses ordres. En entrant dans la tente de commandement pour discuter de la situation, il trouva peu d'empressement de la part de ses subordonnés et c'est avec une mauvaise grâce visible que ceux-ci lui adressèrent leurs félicitations. Ce qui poussa Déférent à leur faire cette mise en garde :

— Le roi m'a nommé Général en Chef et j'ai reçu mission de diriger les armées pour anéantir le Chou. Vous devez savoir qu'il existe un règlement militaire que j'entends appliquer et vous voir respecter. Et je vous avertis que la loi souveraine ne connaît pas les liens d'amitié pour ceux qui la transgressent ! Alors agissez de façon à ne pas avoir à vous en repentir !

Il y eut un silence, rompu au bout d'un moment par Tcheou T'ai :

— Présentement, le Général Pacificateur de l'Est, Souen Houan, qui est le neveu du monarque, est dans une situation critique ; il est encerclé dans Yi-ling, à court de vivres et privé de secours. Mettons sur pied un plan et tirons-le de ce mauvais pas ; cela mettrait du baume sur le cœur du monarque.

— Vous devriez savoir que Souen Houan est très aimé de ses hommes et qu'il saura défendre la place. Nul besoin de lui porter secours. Le siège se défera de lui-même quand j'aurai battu le gros des troupes du Chou !

Les participants se retirèrent en riant sous cape. Et Han Tang déclara à Tcheou T'ai :

— Avec ce civil à la tête des armées, le Wou court à sa perte. Que croyez-vous qu'il va faire ?

— Ma proposition n'avait pour autre objet que de le sonder : visiblement il n'a pas le moindre plan. Comment pourrait-il vaincre Lieou Pei !

Le jour suivant, Déférent fit passer consigne à ses généraux de garder leurs positions et de tenir les passes sans chercher à affronter l'ennemi inconsidérément. Tous les officiers se gaussèrent de ce qu'ils

croyaient être de la pusillanimité et tinrent mollement leurs positions. Le lendemain, Déférent prit place sous le dais de commandement, réunit son état-major et déclara :

— J'ai reçu mandat de mon Souverain de diriger tous les généraux. Je vous avais demandé de la façon la plus claire et la plus nette de garder fermement vos positions. Mais vous n'avez pas cru devoir exécuter mes ordres ; pouvez-vous m'en expliquer la raison ?

— Je suis entré au service de Souen Ts'ö, exposa Han Tang, au moment où il a pacifié le Kiang-nan et j'ai participé à plus de cent combats à ses côtés. Quant à ceux des officiers qui n'étaient pas déjà sous les ordres du Général Pacificateur des Rebelles, ils ont bravé la mort, revêtus de la cuirasse et armés du glaive, dans les légions de notre présent maître. Aujourd'hui que notre Prince a cru devoir vous élever à la dignité de Général en Chef afin de repousser l'agression, il convenait que vous regroupiez fantassins et cavaliers en colonnes pour les lancer à l'assaut de l'ennemi, seule façon de remplir la mission qui vous a été confiée. Mais au lieu de cela, vous vous contentez de nous donner pour consigne de nous défendre sans attaquer. Attendez-vous que le Ciel se charge de les châtier ? Nous ne sommes pas des lâches qui reculons devant le sacrifice de nos vies. Alors pourquoi ainsi étouffer notre élan ?

Les généraux firent chorus :

— Han a parfaitement raison ! Nous voulons livrer un combat décisif !

Après les avoir écoutés, Déférent brandit son épée et cria d'une voix tonnante :

— J'ai beau n'être qu'un Lettré, j'ai reçu de mon roi une fonction aussi éminente parce que j'ai justement la qualité de savoir ravalier mon orgueil et de faire face à des situations difficiles ! Je vous ai demandé de garder les points stratégiques ; celui qui n'appliquera pas cette consigne sera passé par le fil de l'épée !

Et les officiers se retirèrent, tous trépignants d'indignation.

Mais revenons maintenant à la partie adverse. L'Empereur avait disposé ses troupes de cavalerie et d'infanterie depuis Hsiao-t'ing jusqu'au Défilé du Tch'ouan sur une profondeur de plus de sept cents lieues, en quarante camps qui se succédaient sans interruption. Le jour, c'était une forêt de bannières et d'oriflammes qui obscurcissaient la lumière du soleil, la nuit c'était un flamboiement de torches qui embrasaient les ténèbres. Un espion vint en trombe y faire le rapport suivant : le Wou de l'Est venait de nommer Déférent Général en Chef. Il assurait le commandement de toute la cavalerie et de toute l'infanterie. Il avait lancé la consigne de tenir les positions et de refuser le combat.

— Quelle sorte d'homme est-ce ? s'enquit Vertu Cachée.

— C'est un Lettré qui possède de grandes capacités en dépit de son jeune âge. Son habileté stratégique en fait un adversaire redoutable : il est l'auteur du plan qui nous a valu la perte du King-tcheou, expliqua Ma Leang.

À ces mots, l'Empereur s'emporta :

— Ah ! c'est à cause du piège tendu par ce paltoquet que mon frère a été tué ! Je veux absolument que vous vous empariez de lui !

Et il mit ses troupes en marche en dépit des exhortations de Ma Leang, qui lui recommandait la prudence :

— Ce Déférent ne le cède en rien pour l'astuce à un Tcheou Yu. Surtout ne le mésestimez pas !

L'Empereur balaya ses objections :

— Je fais la guerre depuis suffisamment de temps pour ne pas redouter un blanc-bec !

Et il prit la tête de ses régiments pour une attaque générale contre toutes les passes et les gués.

Apprenant l'arrivée des régiments de Nouveau Maître, Han Tang envoya une estafette prévenir son chef, lequel, de crainte d'un mouvement inconsidéré de son subordonné, enfourcha son cheval et se lança à franc étrier jusqu'à son cantonnement. Il arriva juste à temps pour voir sa silhouette campée sur son palefroi en haut d'une crête. Au loin s'étendait à perte de vue le moutonnement des troupes du Chou qui déferlaient, recouvrant les collines et envahissant les vallées. Au milieu de cette marée humaine se balançait une ombrelle de satin jaune. Han Tang se porta au-devant de Déférent et ils restèrent un moment à contempler le spectacle, botte contre botte. Tang lui désigna un point :

— Vertu Cachée doit être là. J'aimerais l'attaquer !

— Depuis qu'il a levé des troupes pour descendre contre l'Est, il n'a cessé de voler de victoire en victoire et l'allant de ses troupes est au plus haut. C'est pourquoi nous devons profiter de notre avantage de position pour tenir les passes sans livrer combat, car nous n'aurions certainement pas le dessus. Contentons-nous pour le moment de stimuler l'ardeur combative de nos hommes par la promesse de récompenses et d'adopter une stratégie défensive en attendant un retournement de situation. Vous le voyez galoper dans cette plaine comme si tout lui était permis, mais si nous savons garder nos défenses et lui refuser le combat, il faudra bien qu'il se résolve à transporter ses bivouacs dans les montagnes et à ce moment-là nous les anéantirons par un stratagème de ma façon !

Bien qu'il fit mine d'acquiescer, Han Tang était loin d'être convaincu. Nouveau Maître envoya ses premières lignes provoquer l'adversaire au combat en le couvrant de quolibets et d'insultes. Déférent demanda à ses officiers de rester sourds à ces provocations et de ne pas relever le gant. Il se rendit personnellement dans toutes les

places fortifiées, stimula et réconforta ses hommes, les conjurant de se contenter d'assurer une ferme défense.

Voyant que l'armée du Wou refusait de sortir de ses retranchements, l'Empereur commença à en ressentir une certaine appréhension et impatience.

— Ce Déférent, le mit une nouvelle fois en garde Ma Leang, a vraiment une connaissance profonde de la stratégie. Croyez-moi, s'il refuse d'engager le combat, c'est qu'il sait que nous opérons loin de nos bases après une campagne ininterrompue du printemps à l'été ; il guette une faute de notre part et un revirement du moral des troupes. Oui, soyez prudent !

— Quel plan peut bien concevoir un homme de cet acabit ? C'est juste la peur qui leur noue les tripes, après la série de raclées que nous leur avons administrées ! Ah, ah ! ils n'osent plus se montrer !

— C'est la canicule ; nos troupes campent au beau milieu de la fournaise, ils doivent accomplir un long trajet pour aller chercher l'eau, fit remarquer Fong Hsi.

L'Empereur, à son instigation, décida donc le transfert des bivouacs sous le couvert des forêts qui poussaient sur les collines, à proximité des points d'eau. Ils pourraient ainsi attendre commodément la venue de l'automne pour lancer l'offensive finale. Fong Hsi passa la consigne et tous les camps furent déplacés en des lieux ombragés.

Ma Leang s'inquiéta :

— Avez-vous pensé à vous couvrir, lors de notre déménagement d'une attaque surprise du Wou ?

— Wou Pan a reçu mission de conduire quelque dix mille hommes inexpérimentés prendre position dans la plaine sous le nez des soldats du Wou et j'ai sélectionné personnellement huit mille soldats d'élite que j'ai postés en embuscade dans les vallées. Quand l'ennemi saura que nous déménageons nos bivouacs, il cherchera à mettre à profit nos mouvements pour lancer une attaque. Wou Pan feindra d'avoir le dessous et attirera Déférent à sa poursuite. À ce moment-là, je sortirai de ma cachette avec mes troupes embusquées et lui couperai la retraite, ainsi il sera à ma merci.

— Oh ! s'exclama son état-major, voilà une merveilleuse combinaison ! Jamais un tel plan ne nous serait venu à l'esprit !

— J'ai entendu dire que le Premier Ministre, Dragon Couché, se trouvait actuellement au Tch'ouan de l'Est, à inspecter les passes en prévision d'une attaque du Wei. Pourquoi ne pas dresser un plan de toutes nos positions et le lui envoyer pour savoir ce qu'il en pense ? s'obstina Ma Leang.

— J'ai tout de même assez d'expérience militaire pour pouvoir me passer de temps en temps des conseils du Premier Ministre ! fit l'Empereur avec agacement.

— Deux avis valent mieux qu'un. Réfléchissez-y !

— Bon ! Dressez le plan de toutes nos positions et portez-le au ministre. S'il y trouve à redire, revenez vite m'en informer.

Ma Leang s'en fut aussitôt exécuter ces ordres, tandis que l'Empereur procédait au redéploiement des troupes sous le couvert de la forêt afin de se protéger des ardeurs du soleil. Un éclaireur eut tôt fait d'en aviser les deux généraux du camp adverse Tcheou T'ai et Han Tang, lesquels rapportèrent, tout joyeux, la nouvelle à Dэфérent :

— Les quarante et un camps vont être transférés dans les bois à proximité des torrents et des sources, afin que les soldats puissent avoir de l'eau fraîche en abondance. Pourquoi ne pas en profiter pour les attaquer ?

Vraiment, c'était le cas de dire :

Les braves du Wou vont-ils se laisser prendre
Dans le filet que le Chou a su tendre ?

Dэфérent suivra-t-il en définitive le conseil de ses généraux ? C'est ce que vous apprendrez, lecteurs, au cours du prochain chapitre.

CHAPITRE LXXXIV

*Déférent brûle les camps sur plus de sept cents lieues.
Les Huit Formations ont été disposées avec art
par Dragon Couché.*

Nous disions donc que Tcheou T'ai et Han Tang, informés par leur espion du transfert des camps de Lieou Pei dans un endroit plus frais, s'empressèrent d'en faire le rapport à Déférent, lequel, transporté d'aise, alla lui-même inspecter les mouvements de l'adversaire. Il ne restait plus dans la plaine qu'un seul cantonnement, qui ne devait pas abriter plus de dix mille hommes — de jeunes recrues ou des invalides pour la plupart. Au milieu flottait l'étendard : « Avant-garde de Wou Pan ».

— Nous ne devons pas en faire plus de cas que d'une bande de galopins ! s'exclama Tcheou T'ai. Je vous demande, Général, la permission de l'attaquer avec mon collègue par une double flanconade. Et si, par extraordinaire, nous n'en avions pas raison, c'est avec sérénité que nous subirions les rigueurs de la loi martiale !

Déférent resta longtemps en contemplation avant de déclarer, accompagnant ses mots d'un geste de son fouet :

— Hum ! là, dans cette vallée, je sens s'élever un souffle de mort. Il doit y avoir des troupes embusquées. C'est d'ailleurs pourquoi ce ramassis d'invalides et de bleus est déployé devant nous. C'est un piège. Il est exclu que vous attaquiez !

Naturellement, ses officiers n'y virent que pusillanimité.

Le lendemain, Wou Pan amena son armée juste devant les passes et nargua l'adversaire, faisant parade de sa puissance militaire et se répandant en brocards et en quolibets.

Ils allèrent jusqu'à retirer leurs vêtements et délayer leur cuirasse, à se vautrer dans l'herbe à demi nus. Hsiu Cheng et Ting Fong, n'y tenant plus, firent irruption dans la tente de Déférent :

— L'armée du Chou nous nargue de façon éhontée. Laissez-nous leur donner une leçon.